14 JUIN 1952

N° 348 - 100 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

E CHIRURGIEN AMI DES ROSES

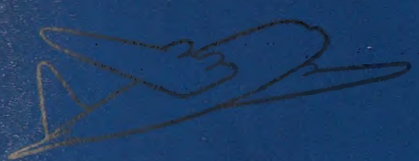
eintres et poètes ont e tout temps exalté rose, qui, chaque nnée, quinze jours urant, épanouit dans aris sa glorieuse eauté, rehaussant les trines des magasins de xe et faisant accourir s promeneurs aux par- rres de Bagatelle. Le rofesseur Mondor, de Académie française, est n fervent amateur des ses, qu'il dessine avec aîtrise ainsi qu'on le rra dans ce numéro il a bien voulu nous re pourquoi il consacre la reine des fleurs n grand nombre de ses heures.

TOURISTES...

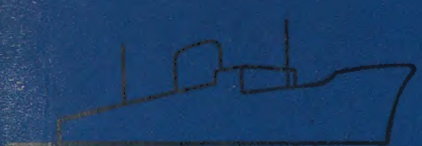
...QUI VISITEREZ LA CORSE PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE** ★

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

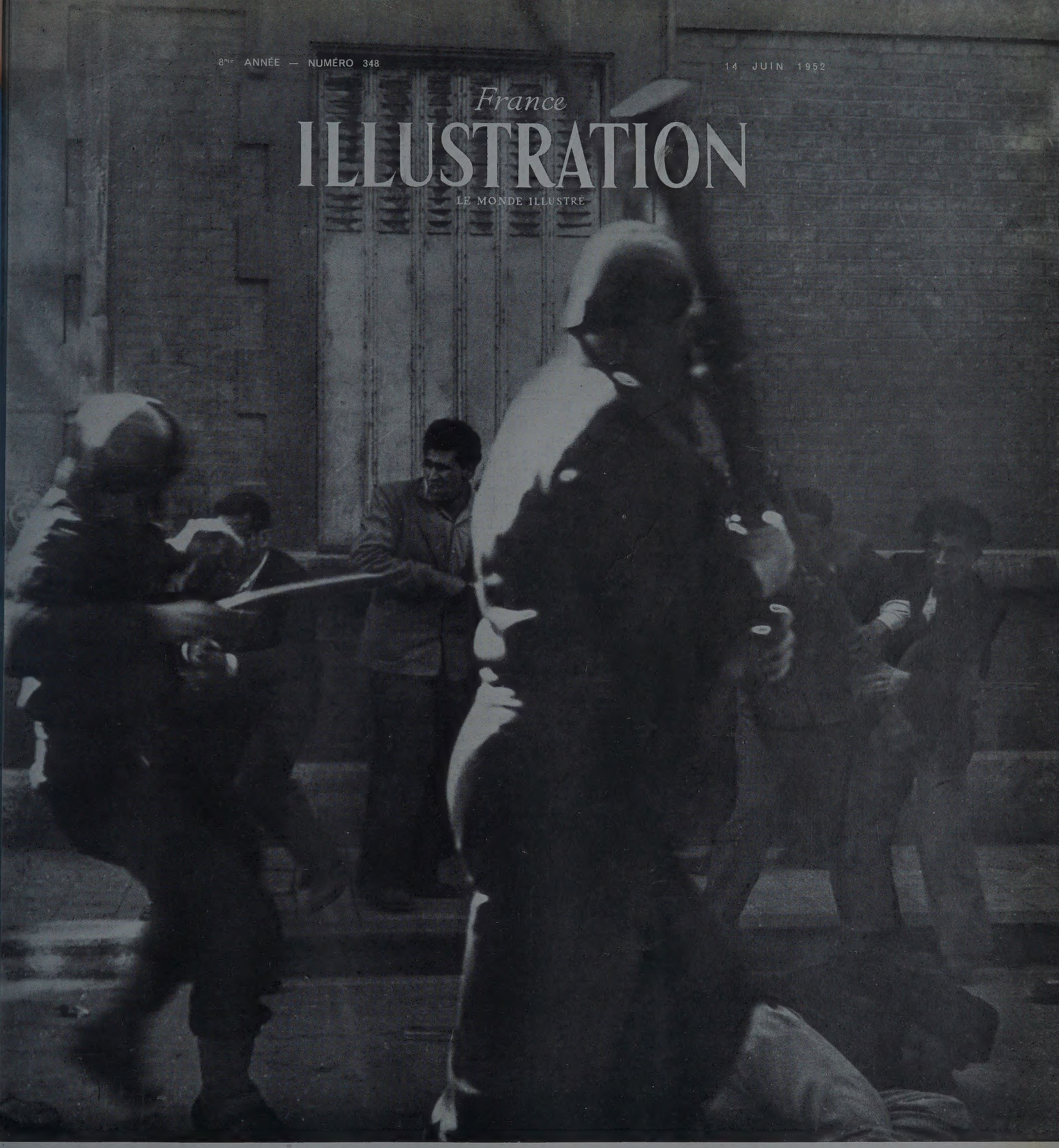
(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

8me ANNÉE — NUMÉRO 348

14 JUIN 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



ÉCHEC A L'ÉMEUTE

La propagande communiste s'exerce intensément sur les travailleurs nord-africains venus en France. Elle y recrute des éléments de choc qu'on a pu voir à l'œuvre récemment lors des scènes d'émeute qui se sont déroulées à Paris. De même, le parti n'a pas manqué d'appeler les compatriotes de Messali Hadj à manifester en faveur du leader nationaliste algérien, placé en résidence forcée à Niort. Il en est résulté, çà et là, des collisions avec la police. L'exploitation des passions nationalistes est, en effet, un des nombreux moyens employés par le communisme pour parvenir à ses fins et pour arriver à imposer un régime à l'image de la dictature moscovite. Cette utilisation de la xénophobie constitue un des aspects de ce « durcissement » communiste dont nous montrons plus loin les multiples formes actuelles.

Le bon sens a triomphé du « durcissement » communiste

LE FASCISME ROUGE NE PASSERA PAS

A la grève politique et à l'agitation antinationale les travailleurs français ont répondu : non !

Il y a décidément quelque chose de changé en France. Si loin, en effet, que l'on remontât en arrière on ne trouverait pas dans l'histoire des troubles sociaux rien qui équivalût à l'échec cuisant, total, massif que viennent de subir les communistes avec leur grève politique.

L' « immense manifestation » du 4 juin, qui devait se traduire par la « levée en masse de tous les travailleurs pour la libération de Duclos », a abouti au fiasco le plus total. Non seulement les mots d'ordre de « grève sur le tas » lancés par la C. G. T. K. ont laissé les masses indifférentes, mais les militants communistes eux-mêmes, hormis une poignée de « durs » — 2 % à peine de la population, ainsi que l'a souligné le communiqué officiel — n'ont pas cru devoir se heurter aux sévères mesures d'ordre prises par le gouvernement.

A Paris, comme dans la plupart de nos grandes cités, le 4 juin a été une journée normale et les services publics ont fonctionné ainsi que de coutume. Même les troupes de choc n'ont pas marché. Ni les cheminots, conviés par leur fédération cégétiste à arrêter le travail « dans toutes les localités et dans tous les services, roulants compris ». Ni les mineurs, qui sont descendus dans les puits. Ni les transports en commun. Et l'amère déception des chefs communistes est apparue le lendemain dans les piteux appels à la continuation d'une action... qui n'avait pas même été engagée !

UN ÉCHEC QUI EST UNE LEÇON

Cet échec retentissant, suivant l'avortement de l'émeute « anti-Ridgway », comporte quelques enseignements dont on peut tirer profit.

Les travailleurs de France ont témoigné, en cette occasion, leur hostilité à l'agitation politique. Il en ressort, clair comme le jour, que tout mouvement de grève qui n'est pas étayé par un « support » revendicatif est voué chez nous à la défaite. Or en amorçant la baisse la « politique Pinay » enlevait aux agitateurs communistes l'argument essentiel qui leur permettait de détourner, au profit de leur propagande, les mécontentements, les amertumes et les souffrances qu'engendrait l'éternelle et décevante course entre les prix et les salaires.

Il s'avère, d'autre part, que la gymnastique révolutionnaire n'est pas « rentable » dès l'instant qu'elle se heurte à la vigilance de pouvoirs publics fermement résolus à barrer la route aux émeutiers et aux fauteurs de troubles. Car la crainte que ceux-ci inspiraient était faite, pour beaucoup, de la faiblesse montrée en maintes circonstances à leur égard et de l'impunité dont jouissaient les chefs communistes qui, bien tranquilles dans leur P. C., envoyaient leurs militants fanatisés se mesurer avec les forces de l'ordre.

La preuve en est dans le désarroi profond où l'arrestation de Jacques Duclos a plongé un état-major qui se croyait immunisé contre les sanctions, réservées jusque-là aux « lampistes ».

Aussi bien les protestations véhémentes du remplaçant de Maurice Thorez, qui prétend jouer aujourd'hui les persécutés, n'ont-elles soulevé que sourires parmi le public.

Dans les dictatures de l'Est ce n'est pas le régime politique qui attend ceux qui complotent à main armée contre le régime, mais la balle dans la nuque. La France, pays de démocratie et de libre opinion, n'emploie pas de pareils moyens. C'est dans l'arsenal de la légalité républicaine que le gouvernement puise ses armes lorsque l'ordre public est menacé.

La pénitence est douce... mais on rendra grâces au président Pinay et aux deux ministres radicaux plus directement responsables, M. Charles Brune et M. Martinaud-Deplat, d'avoir relevé le défi que lançaient à la nation les dirigeants d'un parti qui se flatte d'être aux ordres d'un chef d'Etat étranger.

LES IMPÉRATIFS COMMUNISTES CONTRE LA SÉCURITÉ FRANÇAISE

Nul ne peut d'ailleurs douter que la tentative insurrectionnelle du 28 mai et la grève générale avortée du 4 juin s'intègrent dans la « guerre froide » qui dresse les Soviets et le communisme international contre les peuples désireux de vivre libres. L'appel lancé à cette occasion de Moscou par le journal du Kominform était significatif : « En exigeant la libération immédiate du camarade Duclos, les travailleurs français lutteront contre l'occupant américain personnifié par le général Ridgway la Peste. »

En fait, le « durcissement » imposé aux cinquièmes colonnes que le Kominform entretient à travers le monde est une riposte aux récents accords de Bonn, dont Moscou n'a pu éviter la conclusion pas plus qu'il n'est parvenu à rompre la solidarité défensive des Alliés occidentaux. Et les consignes de « virilité » tendent à donner désormais un tour insurrectionnel à la propagande.

Lorsque les *Cahiers du communisme* proclament la nécessité pour les disciples français de Staline de s'orienter vers l'organisation effective de l'action « contre la guerre et ses préparatifs », c'est dans le dessein d'émasculer et de saboter la sécurité nationale et la défense atlantique.

Cette action doit en effet s'exercer à la fois contre l'installation de bases et de dépôts américains et contre la fabrication, le transport et la manutention des armes et des munitions.

Voilà qui constitue, au premier chef, avec le lancement à travers les rues de « commandos » paramilitairement organisés, entraînés, équipés et armés, cet attentat contre la sûreté de l'Etat que les responsables de l'ordre public et de la paix civile ont entrepris de juguler, sans forfanterie mais sans faiblesse, soucieux qu'ils sont de ne laisser saboter ni le redressement financier en cours ni la défense nationale.

BERLIN AU RÉGIME DE LA DOUCHE ÉCOSSAISE

Nous ne sommes pas seuls au monde à supporter le poids de la mauvaise humeur du Kremlin contre les accords de Bonn, et le même « durcissement » communiste se retrouve sur tous les points névralgiques de la guerre froide.

En Allemagne il s'est traduit par un renforcement spectaculaire du rideau de fer. Berlin-Ouest occupé par les Alliés a été encerclé par un *no man's land* garni de chevaux de frise, de barbelés et d'ouvrages « défensifs ». Sous couleur de mesures de sécurité, les autorités soviétiques ont occupé *manu militari* des enclaves sous contrôle allié. Des troubles sont journellement suscités à la ligne de démarcation tandis que l'aviation rouge s'est livrée à des exercices de tir réel à travers le « couloir ».

Cette « guerre des nerfs », dangereuse par les incidents qu'elle ne peut manquer de provoquer, va se poursuivre. Par leurs tentatives d'intimidation, en soumettant les Alliés au régime de la douche écossaise, les autorités soviétiques espèrent obtenir l'ouverture d'une négociation sur l'ensemble du problème allemand.

Là encore, l'attitude résolue des autorités occupantes de l'Ouest, l'investissement par les Britanniques de la radio communiste de Berlin et l'assurance donnée par M. Anthony Eden que toute tentative contre la ville serait considérée comme une attaque contre les forces militaires alliées ont eu pour effet de provoquer l'ouverture de pourparlers qui passeront par bien des alternatives avant que soit de nouveau consacré le respect des accords quadripartis.

DES LOUPS QUI SE MANGENT ENTRE EUX

Il n'est pas jusqu'aux Etats satellites qui ne ressentent, de l'autre côté du rideau de fer, l'effet de ce « durcissement ». L'emprise politique, militaire et économique de Moscou se fait de plus en plus dure et exigeante sur les dictatures que l'U. R. S. S. a elle-même instaurées dans les capitales de l'Est. Les

« épurations » s'y succèdent à un rythme brutal au sein même du parti qui exerce le pouvoir. Tous ceux des chefs communistes — si serviles se soient-ils montrés — que l'on soupçonne de tiédeur pour la russification totale de leur pays sont impitoyablement éjectés, emprisonnés ou voués à la disparition sans phrases.

Ce jeu de massacre a sévi notamment en Tchécoslovaquie, où, après Clementis, après Slansky, nombre de ministres, de généraux, de hauts fonctionnaires qui s'étaient illustrés par leur zèle, leur rage d'épuration et de dénonciation ont été frappés comme titistes, traîtres à Moscou et agents de l'impérialisme.

La fièvre « épuratrice » n'épargne pas les

plus haut placés dans la hiérarchie du communisme international. En Roumanie, à la suite de la destitution brutale du ministre de l'Intérieur Georgescu et du ministre des Finances Luca, la hache vient de s'abattre sur Anna Pauker, expulsée du Politburo et du Comité central communiste pour avoir appuyé l'action « déviationniste » des ministres frappés. Or il s'agit là d'une personnalité de premier plan. Anna Rabinsohn, née en 1888 en Russie, avait pourtant derrière elle un long passé révolutionnaire. Dès 1920, en effet, elle participait à l'attentat qui, au Sénat de Bucarest, fit quatre victimes. Réfugiée en Russie avec son mari, l'écrivain Marcel Pauker, on la soupçonna d'avoir dénoncé comme « trotskyste » son époux, qui fut condamné à mort et exécuté.

Envoyée en Roumanie pour y pratiquer le sabotage et l'espionnage, elle devait être condamnée à dix ans de travaux forcés, mais un providentiel échange de prisonniers la rendit à Staline, dont elle devint la meilleure amie et la plus fidèle disciple.

Elle allait d'ailleurs rentrer à Bucarest en triomphatrice le 23 août 1944, comme général de l'armée rouge, pour jouer un rôle de premier plan dans la bolchevisation de la Roumanie, où elle devint bientôt ministre des Affaires étrangères en remplacement de Tataresco. Vivant d'une vie intense, débordant d'activité dans tous les domaines, elle se posait en rivale de Georghiu Dej, grand chef du parti. Devenu premier ministre, celui-ci a finalement eu raison d'elle, et en dépit de l'amende honorable qu'elle vient de faire nul ne sait ce qui attend demain la « *Passionaria* roumaine ».

VERS UN SYNDICALISME LIBÉRÉ

Le grave conflit social des aciéries qui vient de rebondir aux Etats-Unis illustre la différence de conception qui existe entre un syndicalisme démocratique et indépendant et un syndicalisme asservi à un parti politique et soumis à une obédience étrangère.

Six cent mille ouvriers métallurgistes avaient cessé le travail voilà un mois environ. Ils revendiquaient une amélioration de salaire que les grands patrons se refusaient à leur accorder sans une augmentation parallèle du prix de l'acier. Estimant légitimes les demandes syndicales, le président Truman prononça la réquisition des aciéries, mais la Cour suprême ayant déclaré cette réquisition illégale, M. Philipp Murray, le leader des C. I. O., a lancé de nouveau l'ordre de grève. Il en a coûté 300.000 tonnes d'acier chaque jour, et le conflit s'est traduit aussitôt par un ralentissement des exportations qui risque d'affecter sérieusement les industries britanniques et françaises. Sa prolongation constituerait un danger redoutable pour les industries américaines et pour la réalisation des programmes d'armement.

Aussi bien des conversations ont-elles été rapidement amorcées à Washington entre les délégués des puissantes aciéries et les représentants syndicaux, avec une égale volonté de part et d'autre d'aboutir à une solution.

En l'espèce, les travailleurs américains ont usé d'une arme, redoutable à manier, certes, mais légitime au regard de la loi républicaine. Ils puisent leur force dans leur totale indépendance à l'égard de la politique, ce qui les a immunisés contre le virus communiste. Pour avoir méconnu cette séparation entre le syndicalisme et la politique, pour avoir substitué la soumission à un parti à la libre discussion des intérêts ouvriers, la C. G. T. bolchevisée se heurte aujourd'hui à la désaffection des masses ouvrières et de ses propres militants, las d'être utilisés en des combats stériles.

Les travailleurs voient ainsi s'émousser l'arme légale dont ils disposaient pour l'amélioration de la condition ouvrière. Celle-ci s'épanouira à nouveau, dans la stabilité de la monnaie et dans la paix sociale, le jour où le syndicalisme, libre de toute tutelle et de tout embrigadement au service d'idéologies pernicieuses, aura recouvré son indépendance et repris sa mission.

P. B.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

BAO DAÏ CHANGE BRUSQUEMENT DE MINISTRES

L'empereur Bao Daï a brusquement ordonné la dissolution du cabinet Tran-Van-Huu, et il a chargé le ministre de l'Intérieur, M. Nguyen Van-Tam, de former le nouveau gouvernement. M. Nguyen Van-Tam est un ancien fonctionnaire connu pour son énergie. Il incarne la tendance de la lutte sans réserve contre le Vietminh, alors qu'on reprochait à son prédécesseur son « attentisme », et il a pris pour programme la formule de Clemenceau : « Je fais la guerre ! » Ci-dessus, M. Nguyen Van-Tam avec M. Letourneau.

FIANÇAILLES ROYALES DÉMENTIES

Le roi Baudouin de Belgique, que notre photographie montre visitant Florence en voiture avec la princesse de Réthy, a fait en Italie un bref séjour en compagnie de la princesse Joséphine-Charlotte, sa sœur, et de son frère, le prince Albert. Il s'est aussi rendu à Sienne. Ce voyage a donné naissance à des bruits de fiançailles du jeune souverain avec la princesse Marguerite d'Aoste. Ils ont été démentis par la cour de Bruxelles.

TOUS LES CONSEILLEURS
NE SONT PAS DES NOURRISSEURS

Lorsque le « bloc arabo-asiatique » met en cause l'œuvre de la France en Afrique du Nord devant les Nations Unies, les délégués devraient avoir présente sous les yeux cette image, qui symbolise la tragique impuissance du gouvernement indien — leader du « bloc » — à réduire les famines qui ravagent son territoire.

A BERLIN, LA BATAILLE DES CONSERVES

Ces bouchers berlinois sont les nouveaux stratèges en chambre — froide — de la guerre froide. On emmagasine, en effet, dans Berlin-Ouest, des tonnes de viande en prévision du blocus que font craindre les mesures prises dans l'ex-capitale allemande par les autorités russes et le gouvernement de l'Allemagne orientale.

AUX QUATRE COINS

PROCÈS D'INTENTION

Dieu et quelques autres personnes de moindre rang savent que la France ne prétend pas, seule, au titre de conductrice des nations. Les nations, qu'elles soient « unies » ou non, se conduisent aujourd'hui toutes seules, et celle qu'un poète de la Renaissance saluait comme la « mère des arts, des armes et des lois » donne sur la manière de gouverner les hommes moins de conseils qu'elle n'en reçoit.

A bien considérer les choses, une pareille situation ne s'explique guère. La démocratie triomphe en tous lieux. Les régimes qui l'ignorent sont les premiers à s'en réclamer. Et la France, qui depuis 1789 attache autant de prix à la liberté des peuples étrangers qu'à la sienne propre, aurait bien le droit d'en tirer quelque orgueil. A tout le moins pourrait-elle récuser pour motif d'incompétence notoire les pays qui, dans leur marche vers la démocratie, campent encore à l'étape de la féodalité et n'hésitent pas cependant à lui demander compte de sa gestion « coloniale ». On voudrait bien voir de près, par exemple, les « réalisations » politiques, sociales, économiques du fameux bloc « arabo-asiatique », connaître l'ampleur de ses travaux pour l'amélioration de la race humaine. Et le spectacle de l'atroce famine qui sévit en permanence dans l'Inde, et dont notre photographie montre un pathétique tableau, n'indique pas que le pandit Nehru ait obtenu dans ce domaine des résultats concrets.

A ceux qui se montrent si facilement prodigues d'accusations, il nous est bien permis d'opposer avec quelque fierté l'œuvre française qui de l'anarchique Afrique méditerranéenne a fait une contrée paisible et prospère, de l'Afrique noire, une pépinière de politiciens distingués et d'un homme de couleur, un sénateur du Lot, président du Conseil de la République.

Si certains de nos amis américains, qui n'ont pas encore évolué au point de pouvoir appliquer nos théories sur l'égalité des races, mais qui néanmoins nous pressent d'émanciper au plus vite la Tunisie, d'abord, le Maroc, ensuite, acceptaient de ne plus mettre leur charrue devant nos bœufs, un certain nombre de problèmes, à commencer par le problème tunisien, seraient plus aisément résolus. Et ils ne le seraient pas forcément, comme ils l'imaginent, au préjudice de ceux que notre protectorat devrait dispenser de toute autre protection.

Mais quoi ! nous vivons en un temps où la diplomatie même enfourche les chevaux de fer des civilisations mécaniques et s'efforce, au lieu de la préparer, de devancer l'histoire. C'est une grande disgrâce pour la France que d'avoir à supporter, devant des aréopages parfois impatients et aveugles, le poids de la sagesse et de l'expérience. C'est pour elle une disgrâce plus grande encore et plus singulière que d'avoir à répondre non pas d'actions dont aucune ne fut criminelle, mais d'intentions dont chacune est réputée telle. Les procès d'intention, on ne le sait que trop, sont procès perdus d'avance. M. Dean Acheson, au reste, vient d'affirmer que les Etats-Unis maintiendraient leur position abstentionniste s'il était question, à nouveau, de soulever devant l'O. N. U. le problème tunisien. Souhaitons que le secrétaire d'Etat ait traduit, en l'occurrence, les tendances réelles de la pensée américaine.

L'AVENIR DERRIÈRE NOUS

Ce fut une joie pour les spectateurs des derniers championnats internationaux de tennis, au stade Roland-Garros, d'applaudir un Borotra encore fulgurant et qui parvint aux quarts de finales du double. Tout de même, on ne pouvait s'empêcher de penser que le célèbre joueur a cinquante-trois ans tandis que les deux jeunes Australiens qui parvinrent aux demi-finales de la même épreuve totalisaient... trente-quatre ans ! Si éblouissantes que puissent être encore les prouesses d'un virtuose tel que Borotra, elles ne peuvent nous rendre la suprématie dans un sport où nous avons brillé au premier rang il n'y a pas tant d'années. Le tennis français ne peut pourtant pas vivre dans le pieux souvenir des « mousquetaires » glorieux. Pour l'instant, avouons-le, son avenir paraît derrière lui. Il serait urgent de rénover. « Pas si facile », disent les augures.

U MONDE... (SUITE)

LES « HONNEURS » DE SA MAJESTÉ

En accédant au trône, S. M. Elizabeth II a changé la date de son anniversaire. En effet, s'il était jusqu'à présent fêté le 26 avril — la jeune reine est née le 26 avril 1926 — l'anniversaire « officiel » des souverains britanniques est immuablement fixé au 5 juin. Et c'est pourquoi, le lendemain même du jour où prenait fin la période de deuil consécutive au décès de S. M. George VI, les Londoniens ont pu admirer la rituelle cérémonie du *Trooping the Colour*. Montant son cheval bai Winston, la reine assista pendant plus d'une heure à la somptueuse parade de la garde royale, dont elle est colonel en chef. A cette occasion S. M. Elizabeth publia la traditionnelle « liste des honneurs ». Cette première distribution de titres a évidemment favorisé, en même temps que la maison royale, le parti au pouvoir. Mais dans la démocratique Grande-Bretagne la nation tout entière bénéficie de la bienveillance royale, et c'est ainsi que l'on relève, parmi des noms fort connus, celui de miss Gwendoline Arey, qui, depuis un demi-siècle, exerce, près d'Aberdeen, le métier de marchande de poisson. Mme Angot n'aurait pas rêvé ça !

LES DRAMES DE LA ROUTE
CARS PUISSANTS
VOIES ÉTROITES

Un pont étroit, un car énorme, et voilà une catastrophe. Cette nouvelle, qui n'est pas même en trois lignes, résume le terrible accident qui, entre Dunkerque et Calais, a coûté la vie à trente-quatre personnes. Le petit pont de Gravelines avait été construit en 1876. Il n'y passait en ce temps que des voitures à chevaux, qui s'accommodaient fort bien de ses 2 m. 45 de largeur. Mais le *Flying Car* tombé dans le bassin Vauban avait 2 m. 40 d'empattement. 5 centimètres pour passer ! La moindre défaillance du chauffeur ne pouvait avoir que des conséquences tragiques.

Et puis les glaces du car étaient incassables. Garantie appréciable de sécurité qui, pourtant, joua contre les malheureux voyageurs enfermés dans leur prison de verre.

Ces quelques aspects d'un accident de la route montrent bien les dangers de certains déséquilibres dans le rythme du progrès technique. On peut bien multiplier les perfectionnements des véhicules automobiles, faire de chaque voiture une merveille de confort, de vitesse et de souplesse, contrôlée par des freins puissants. Tous ces avantages sont annihilés par une route nationale qui s'étrangle dans un village, par un pont trop étroit, par un passage à niveau mal placé. Souvent même ces perfectionnements deviennent des facteurs d'accident, en inspirant au conducteur un sentiment excessif de sécurité.

La vitesse elle-même est souvent illusoire. André Siegfried notait un jour qu'un Phileas Fogg moderne mettrait peut-être autant de temps à faire le tour du monde que le héros de Jules Verne, malgré les avions à réaction, compte tenu des semaines qu'il perdrait à obtenir des passeports et des devises. Et dans une vieille diligence brimbalante Phileas Fogg n'eût pas couru le risque de se noyer dans le bassin Vauban.

Un moment vient où les disparités dans la marche du progrès aboutissent à une véritable régression. En matière de circulation le devoir impératif, pour éviter pareil paradoxe, consiste à supprimer les passages à niveau, à élargir les routes comme les ponts et, de manière générale, à moderniser un système routier qui ne répond plus aux exigences de la vie moderne.

PROPOS DU SCEPTIQUE

Ça a commencé il y a longtemps, très longtemps, sans d'ailleurs qu'on sût bien comment : un éclat de silex, deux morceaux de bois frottés ont fait l'affaire, et l'homme s'est prétendu maître du feu. Progrès ou désastre ? Bifteck pommes frites ou feu grégeois ? Les deux, à tous les coups. Cela s'est perfectionné, jusqu'aux merveilles atomiques, et la question est toujours posée. La roue de la brouette, même munie de pneumatique, fait-elle passer la roulette du casino ? La langue d'Esope peut être servie à toutes les sauces, la nouvelle recette sera toujours réussie, mais aucune ne sera supérieure à celle qu'on accommode à l'encre d'imprimerie, qui nous donne à volonté le tract de propagande et la fable de La Fontaine, l'ordre de mobilisation et l'Evangile. L'homme, *homo faber*, le bien nommé, continue à fabriquer n'importe où, n'importe quand, n'importe quoi. C'est un perpétuel et planétaire concours Lépine. On verra après ce que cela donnera. En général les débuts sont idylliques et prometteurs. Tous les matins *homo faber* met en chantier vingt inventions. Tous les soirs dix-neuf ont avorté, mais la vingtième va le sauver de tous ses démons. Enfin il va respirer. Pourtant, le lendemain, il a un démon de plus. Souvent même le mal vient avant le bien : le glaive de fer s'est répandu avant le soc. L'homme fait aujourd'hui des engrais et demain, des explosifs ; hier, des vaccins et bientôt... Calomnies, sans doute ; pourtant, quel savant aujourd'hui est sûr de rester maître de sa découverte et des applications qu'on en fera ? Aucun. Nous sommes déjà accoutumés au mauvais usage des bonnes inventions, mais il arrive que la bonne invention porte en elle-même des conséquences néfastes. D'étranges drogues, les auxines, favorisent merveilleusement la croissance des plantes. Répandues à bonne dose et à bonne date, elles donnent un coup de fouet si violent aux espèces parasites que celles-ci succombent dans une croissance exacerbée. Il est arrivé que l'apprenti sorcier force la dose et dépasse la date, la récolte alors s'en est allée avec le chiendent, et même plus sûrement que lui ! Les antibiotiques ne sont-ils pas en train de nous forger des supermicrobes ? L'homme — et la femme — se bourrent de vitamines, d'hormones. Les sociétés savantes enregistrent gravement les accidents. Mais l'effet global, sur une race entière, qui s'en occupe ? Personne. Si, demain, de cette race épuisée naissaient des générations de sous-hommes, nous ne pouvons même pas affirmer que ce serait assez pour que l'*homo faber* mette un frein à ses sorcelleries.

VÉRITÉ, CONNAISSANCE ET INFORMATION

par GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

Parmi les instruments essentiels de la civilisation, il faut mettre au premier rang ceux qui nous permettent d'assurer la transmission des idées, des notions, des raisonnements, des doctrines, des méthodes, et, de manière générale, la transmission de tout ce que, dans l'ordre de l'intelligence et de l'affectivité, nous avons découvert ou reçu, de tout ce que nous avons pressenti, ressenti, éprouvé, démontré par l'expérience. Nous ne devons pas nous lasser de dire que la part de l'instinct, dans les civilisations humaines, est infiniment plus faible que dans ce que l'on pourrait appeler les civilisations animales. Le jeune animal, en principe, sait tout ce qu'il doit savoir. Les pouvoirs du germe — du *germen*, comme disent les biologistes — ne sont pas aussi considérables dans l'espèce humaine : le jeune animal humain doit tout apprendre, en ce qui touche les faits de civilisation. Et c'est pourquoi nos instruments, unis à l'enseignement vocal, à l'enseignement direct du maître, doivent nous permettre de hâter cette réacquisition, ce perpétuel ressaisissement du trésor de l'espèce.

J'ai parlé d'instruments, et le mot est ici fort expressif et explicite. L'instrument est ce qui permet d'instruire et de construire. Et quoi donc ? D'instruire et de construire l'âme d'un homme, l'âme du peuple. Naguère encore, la presse, qui comportait l'ensemble de la chose imprimée — livres et journaux — pouvait être considérée comme « l'instrument » de civilisation, par excellence. Depuis quelques décennies, la science nous a dotés d'instruments nouveaux dont il importe de définir le pouvoir et de limiter les usages : il s'agit, on m'entend bien, de la radio, du cinéma, de la télévision, de tous les procédés qui permettent d'enregistrer la parole ou la musique et de les conserver un certain temps.

Il importe de faire, entre tous ces instruments, un partage. Les uns sont, proprement, des instruments de culture intellectuelle : ils aident l'homme à travailler, à s'édifier, à s'accomplir, à progresser dans la connaissance du monde et de lui-même, que cette connaissance soit de l'ordre scientifique ou de l'ordre poétique. Les autres instruments sont destinés à l'information, c'est-à-dire qu'ils apportent au lecteur ce que l'on nomme des nouvelles, des renseignements. La plupart de ces renseignements ont valeur d'actualité, du moins en apparence et sur l'instant. Car l'histoire est formée de jugements sur des faits, et ces faits sont d'abord apparus dans la lumière de l'actualité, dans l'inévitable lumière de l'actualité.

Les organes destinés à l'information sont d'ailleurs de plusieurs degrés : les uns paraissent chaque jour, d'autres une fois par semaine, certains sont bimensuels et certains dimensuels. Les premiers produisent une actualité en quelque sorte brute, les autres une actualité filtrée, décantée, déjà jugée par le développement des conjonctures.

S'il nous fallait, pour les ouvrages, travaux ou communications consacrés à la connaissance, chercher un mot ayant la valeur d'une enseigne ou d'une devise, je proposerais : « Vérité ! »

Rien, je veux bien le reconnaître, n'est plus difficile à déceler, à définir, à déterminer que la vérité. Toutefois, nul ne se trompe sur le sens profond d'un tel terme. Il existe une vérité scientifique, dont on sait qu'elle est finalement démontrée par l'expérience, et une vérité poétique ou humaine que confirme le jugement des siècles. La vérité historique, dont la démonstration est malaisée, se trouve, finalement, mise en évidence par la confrontation des textes, par l'examen des témoignages et par les conséquences proches ou lointaines d'un événement. En bref, j'y reviens, toute notre règle de connaissance peut se résumer dans la célèbre formule de Sainte-Beuve : « Le vrai, le vrai seul. »

Je pense que tout travail d'information devrait reconnaître la même consigne. Les hommes qui, soit par le moyen du journal, soit par l'artifice des ondes, soit par les images mouvantes, s'efforcent chaque jour d'éclairer leurs semblables sur la nature et l'importance des événements qui se sont déroulés dans tel ou tel canton du vaste monde sont, au principe, j'en suis bien sûr, animés par le souci de la vérité. Ils savent qu'une information inexacte sera finalement contestée, révoquée en doute et que cela ne saurait aller sans dommage pour leur réputation professionnelle. Ils savent aussi qu'une fausse nouvelle peut entraîner des suites fort graves, bouleverser l'opinion publique, précipiter un conflit. Tout les encourage ou devrait les encourager à la réserve, à la circonspection. Malheureusement, des considérations interviennent qui peuvent lever certains scrupules et déterminer l'informateur à passer outre, à donner sans retard une information non encore confirmée.

Nombre de journaux sont, présentement, et dans le monde entier, au service, non de la vérité, mais d'un parti politique, d'une doctrine sociale, d'une idéologie, d'une religion — et je prends ce mot dans le sens le plus large, celui de lien — l'écrivain que l'on dit engagé entrevoit et juge la vérité sous le jour particulier de ses passions, des consignes reçues, des habitudes prises. Pourquoi donc attendre la confirmation d'une nouvelle si, justement, cette nouvelle apporte des brindilles ou des bûches au bûcher, si cette nouvelle est propre à servir la cause qui est celle du journal et donc d'un clan, d'un groupement ? La plupart des problèmes ainsi considérés et traités sur le mode polémique pourraient être éclaircis puis, sinon résolus, du moins lucidement présentés après un débat loyal ; mais les fureurs politiques — pour ne parler que de celles-là — ne sauraient s'accommoder de controverses raisonnables et la vérité souffre, ainsi, par l'action même de ceux qui la devraient servir et honorer.

Au nombre des causes que nous voyons travailler contre la vérité, nommons la concurrence. Les journaux sont nombreux qui figurent à l'avant-garde de l'information. Chacun de ces journaux souhaite d'être le premier à publier telle nouvelle qui doit étonner, remuer, indigner la multitude confuse, inquiète et mal orientée des lecteurs. La gazette qui, avant toutes les autres, donnera quelque renseignement extraordinaire a des chances de voir augmenter le chiffre de son tirage, peut-être même de séduire de nouveaux abonnés. Que si la vérité se trouve offensée dans cette opération aventureuse, le journal qui aura commis une faute ne se trouvera pas nécessairement puni, c'est-à-dire discrédité, car l'état des mœurs exclut désormais les idées de semonce et de sentence. Certains rédacteurs que la conscience professionnelle tourmente produisent parfois une nouvelle encore douteuse en formulant quelques réserves. C'est ainsi que l'on a vu, chez nous, depuis plusieurs lustres, triompher le « mode conditionnel », mode que, pour mon compte, je juge contraire à la discipline d'une saine et franche information : « L'aviation russe serait supérieure en nombre à l'ensemble de toutes les aviations occidentales... Les négociations de Pam Mun Jom aboutiraient prochainement à un accord... » Oserait-on annoncer en des termes tels, à un particulier, par exemple, la naissance d'un enfant ou la mort d'un être cher ? Assurément non. L'individu, dans sa vie privée, tout au moins, conserve un sentiment strict de la vérité et du mensonge.

Quand il m'arrive de trouver, dans la grande presse d'information, des renseignements qui touchent aux faits de ma vie personnelle — je mets à part les articles de critique, les jugements, les opinions — je demeure souvent consterné par la fréquence des assertions téméraires. C'est sans doute en pensant à cela que j'ai prononcé, jadis, une parole sévère que j'ose reproduire ici : « L'erreur est la règle. La vérité est l'accident de l'erreur. »

Il existe une formule célèbre que les jeunes médecins doivent prononcer quand ils présentent leur thèse de doctorat devant certaines facultés, c'est-à-dire quand ils se préparent à entrer dans la carrière, à exercer leur profession. C'est le fameux serment d'Hippocrate.

Ne pourrions-nous pas, nous autres écrivains, au début de notre vie, prononcer aussi un serment ? Les termes de notre serment concerneraient ce qu'il convient de « recevoir pour vrai » ; ils seraient donc empruntés au *Discours de la méthode*, et notre serment s'appellerait donc le serment de Descartes.

VOICI LA ROSE

par HENRI MONDOR, de l'Académie française.

LA Quinzaine de la Rose vient, une fois de plus, d'apporter à Paris le charme d'une parure qui, chaque année, semble plus radieuse. Personne ne peut mieux parler des roses que le professeur Mondor, l'exégète subtil de Mallarmé. Il leur accorde le meilleur du temps que la chirurgie et les lettres ne lui réclament pas, et, pour elles, il a ajouté au scalpel et à la plume, qui l'ont rendu illustre, le crayon du dessinateur.

CLOSE

INDÉCISE

PEUT-ÊTRE, sans trop me plaire à ces attendrissements ou confidences, puis-je penser à certain petit monticule, dans un étroit jardin d'Auvergne, où mon père, pour me récompenser d'un certificat d'études obtenu à huit ou neuf ans, m'offrit la responsabilité de deux rosiers. Je ne pus leur consacrer que peu de saisons, car, devenu à dix ans interne dans un lycée, je les quittai.

Ils firent sans doute partie de ce qu'un des plus jeunes pensionnaires menés au tambour, dans les cours d'autrefois, souffrait d'avoir dû perdre. Dans la passion de solitude que font naître pour toujours les rudes cohabitations du collège, ces deux rosiers devinrent de précieuses images de rêve et de poésie.

OFFERTE

C'EST dans Mallarmé, naturellement, que j'ai trouvé la plus belle évocation de la rose :

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair
Et, pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose!

Dans un poème moins ancien du même poète, où ses lecteurs familiers savent découvrir une idée de son art poétique, la définition qu'il y donne de la poésie, le *clair baiser de feu*, ne conviendrait-il pas pour qualifier bien des roses ?

Je me récite aussi quelquefois ces vers de Villiers de l'Isle-Adam :

Si tu me parles de tourment,
D'espérance désabusée,
J'irai te cueillir, seulement,
Des roses pleines de rosée...

COMBLÉE

UN médecin ne peut pas ne pas évoquer, au sujet de ces fleurs, toutes celles qu'il voit dans les chambres de malades ou d'opérés faire briller leur étincelante et bienfaisante compagnie. Et pourquoi ne ferait-il pas allusion à ces messages de gratitude que tant de convalescentes savent confier à une gerbe de roses ?

ÉPANOUIE

JE crois me souvenir qu'une des premières roses que j'aie dessinées est devenue le frontispice d'une plaquette du charmant poète Fernand Mazade. L'an dernier, en Suisse, pour accompagner les beaux sonnets d'Armand Godoy, j'ai pris plaisir à essayer de fixer, en sept ou huit mines de plomb, le destin abrégé des fleurs les plus inspiratrices. Il m'a semblé qu'elles vivent plus longtemps que ne le disaient Ronsard et Malherbe si des mains pieuses les y aident un peu. En une semaine on les voit passer par bien des états : notamment le bouton d'une adolescence équivoque ou ambiguë ; le désordre charmant de la fête ; les accablements ou les épanouissements d'une sorte de maternité ; enfin, avant la mort, elles font penser à quelque cocasse coquetterie de folle de Chaillot !

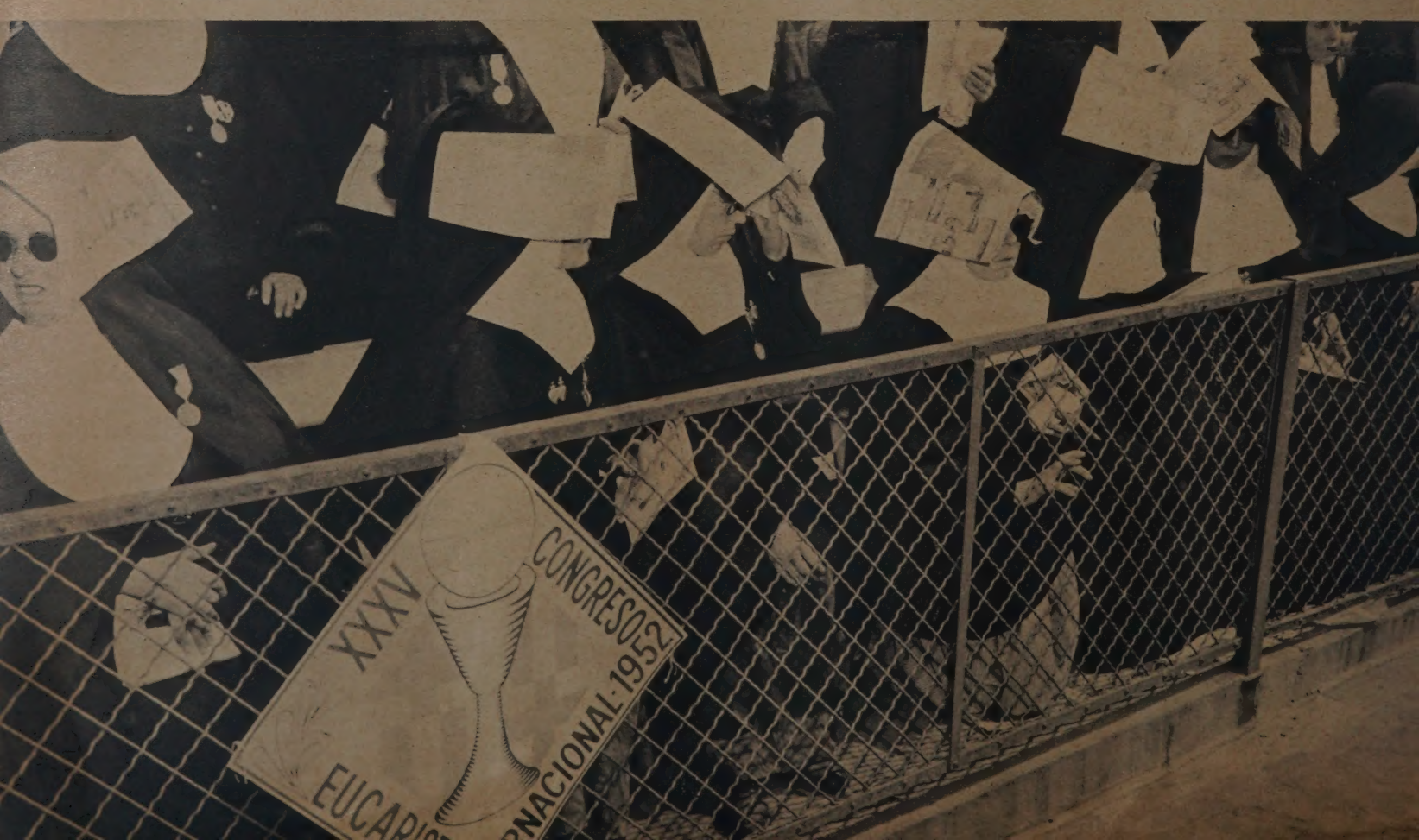
ACCABLÉE

RUINÉE

Pendant la cérémonie, au cours de laquelle huit cents prêtres furent ordonnés, les dignitaires de l'Église se protègent contre les ardeurs du soleil...

A BARCELONE, LE XXXV[E] CONGRÈS EUCHARISTIQUE A RASSEMBLÉ DES FIDÈLES DU MONDE ENTIER

... Et les religieuses font de même. Mais elles ont adopté le moyen classique qui consiste tout simplement à se couvrir la tête avec des journaux.



Le XXXV[e] Congrès eucharistique a fait de Barcelone le rendez-vous de fidèles accourus du monde entier. Combien étaient-ils ? Il serait difficile de les dénombrer. Mais on peut avancer qu'un million de personnes environ, le dimanche de la Pentecôte, alors que la nuit commençait à tomber sur la place Pie-XII, écouta le message du Souverain Pontife. Celui-ci était représenté par le cardinal Tedeschini, qui fut accueilli à son arrivée devant la colonne commémorative de Christophe Colomb par le ministre des Affaires étrangères, M. Martin Artajo, et plusieurs de ses collègues. La foule accourue lui fit une réception grandiose.

Toutes les cérémonies du congrès se déroulèrent d'ailleurs au milieu de l'enthousiasme, et la foi du peuple espagnol trouva l'occasion de s'y exprimer avec ferveur. Et ce n'était pas l'aspect le moins curieux de ces journées que ce débordement d'allégresse populaire s'associant au recueillement dicté par la gravité du mystère que l'on célébrait en la grande cité catalane. L'un des moments les plus émouvants du congrès fut, sur l'immense terrain du stade de Monjuich, l'ordination massive de nouveaux prêtres.

P. Claudel fut un des orateurs les plus écoutés.

Le jour de la clôture, le cardinal Tedeschini, légat pontifical, célébra la messe devant onze cardinaux, le chef de l'Etat espagnol, les membres du gouvernement et du corps diplomatique. Le général Franco lut devant l'autel un acte de consécration de l'Espagne à l'Eucharistie.

Le soir, après qu'une immense procession eut parcouru les *Ramblas*, la foule des fidèles reçut la bénédiction pontificale au terme de l'audition du message où le Pape rappelait les efforts du Vatican en faveur de la paix. « Les ennemis de la paix sont, concluait le Souverain Pontife, revenant à l'objet même du congrès, les passions désordonnées, l'orgueil, l'envie. Quel meilleur remède pourrions-nous désirer que cette médecine céleste par laquelle les passions sont refrénées ? »

Un groupe de jeunes filles, membres de la Phalange, avec les bannières frappées des cinq flèches en faisceau, insigne du mouvement. En haut : S. E. le cardinal Tedeschini, légat pontifical, à qui les fidèles...

... espagnols réservèrent un accueil d'un enthousiame délirant, répond aux acclamations de la foule. L'archiduc Otto de Habsbourg et l'ex-roi Humbert d'Italie assistaient à la messe en plein air.

LES ESSAIS AVAIENT ÉTÉ FAVORABLES

A droite : avant le départ, sur le pont du yacht de son ami Palmer, le Dr Bombard n'a guère le temps de sourire au photographe. Ci-dessus : Palmer entre en fonctions...

... C'est le premier essai à la voile. Bientôt le vent va gonfler l'aile blanche du canot pneumatique. Et celui-ci gagne le large...

N'a-t-il pas fière allure, ce « bâtiment » de 95 kilos qu'on peut transporter plié dans une mallette et à bord duquel deux intrépides prétendent traverser la Méditerranée ?

Les essais sont terminés. C'est le grand départ. Tandis que la vedette qui le remorque tangue sérieusement, « l'Hérétique » est seulement bercé par les vagues.

LES NAUFRAGÉS NE PÉRIRONT PLUS

LES HOMMES DE « L'HÉRÉTIQUE », SEULS AU MILIEU DES FLOTS SUR LEUR CANOT PNEUMATIQUE, ONT LA FOI

Le docteur Alain Bombard et le navigateur Jack Palmer ont quitté le port de Monaco, le 25 mai à l'aube, pour traverser la Méditerranée à bord d'un canot pneumatique. Ils n'emportent que deux bidons d'eau cachetés. Ils veulent se nourrir exclusivement des produits de la mer pour montrer que la survie des naufragés est possible. Telle est, à peu près, la nouvelle que tout le monde a pu lire et qui a entraîné les plus invraisemblables commentaires. Et pendant que se délient les langues des enthousiastes ou des détracteurs, placés sur leur minuscule canot, dans les mêmes conditions que les naufragés, deux hommes se nourrissent d'eau de mer et de poissons crus. Sont-ce des fous, des farceurs, des savants, des sportifs ? C'est tout simplement un médecin qui fait sa thèse, en compagnie d'un marin qui se promène. Ajoutons que le médecin a traversé la Manche à la nage et que le marin, arrivant d'Amérique du Sud, a fait le tour de la Méditerranée, seul à bord de son yacht.

LES DEUX PASSIONS DU DOCTEUR BOMBARD

Bombard disparut la veille du départ, tandis que tout le monde, anxieux et fatigué, revisait le matériel en craignant un oubli. Las de l'attendre pour dîner nous nous mettions à table, pensant qu'un nouvel ennui l'accaparait, quand il bondit joyeux et épanoui :

— Ah ! mes amis, quelque chose de sensationnel...

— Dites vite !

— Je viens d'entendre un de ces concertos de Mozart...

Il n'est peut-être pas très sérieux ni très orthodoxe que le chef d'une expédition passe ainsi ses dernières heures à terre, mais il faut donner ce trait pour qu'on comprenne l'homme, pour qu'on sache qu'il n'est pas un businessman et que son voyage n'a rien d'une entreprise commerciale.

— J'ai deux ennemies, me dit Mme Bombard : la musique et la mer.

Car Bombard est un éclectique. S'il joue du violoncelle avec talent, la littérature l'intéresse aussi ; il a ses dieux imprimés, et tout spécialement Saint-Exupéry. Saint-Ex, comme Bombard, était un homme d'action.

Très musclé, les gestes vifs et ininterrompus, Bombard semble un volcan latent. On attend qu'il explose. Comme il n'explose pas, on comprend qu'il veuille partir et calmer sa fièvre d'aventures. A ce tempérament brûlant s'oppose l'Anglais Palmer, aussi calme et impassible qu'un vieux loup de mer. Lorsque la vedette d'un destroyer américain les a sortis du port de Monaco pour les lâcher en pleine mer, accoudé au bastingage je voyais suivre au bout de la remorque le frêle esquif. Deux silhouettes s'y dessinaient, assises sur chaque bord. L'une, haute et mince, s'inclinant avec le bateau, vraiment rivée à lui, était celle du marin qui, une fois de plus, va vivre sur la mer et n'en demande pas plus. L'autre, plus écrasée et plus puissante, avait l'agitation de quelqu'un qui attend qu'on coupe l'amarre pour dire : enfin ! Et j'ai compris que ces deux hommes aient pu faire équipe.

LA GRANDE ARME DES NAUFRAGÉS : LA FOI

Théoriquement, Bombard a montré qu'il est possible de se nourrir avec les seuls produits de la mer. Les poissons donnent en abondance les matières azotées, les graisses et les vitamines A, B et D. Le plancton fournit la vitamine C et l'eau provient de la mer et du poisson pressé. Par cette déclaration il n'apprendra rien à personne. Par l'expérience il peut faire un bien considérable. Il peut annihiler la terrible appréhension du naufragé, lui fournir la foi en sa réussite.

La célèbre bibliothèque du musée Océanographique de Monaco a procuré à Bombard d'innombrables récits de naufragés. Il a remarqué que l'ignorance des possibilités de la mer conduisait aux plus affreux supplices : les naufragés de la *Méduse* ont préféré boire leur urine plutôt que de l'eau de mer. Or Bombard et Palmer, au cours de dérives accidentelles, ont eu à recourir à l'eau de mer et, réellement, s'en sont trouvés désaltérés. S'ils peuvent montrer que leur santé résiste à ce traitement, bien des naufragés perdront dès l'accident l'angoisse si néfaste.

Les analyses faites à bord leur permettront de s'arrêter à temps si un déséquilibre alarmant se révèle dans leur organisme. En particulier, l'albumine sera sagement surveillée. Mais comment ne pas s'étonner de l'audace de Bombard qui se livre ainsi à la mer après avoir été un tuberculeux soigné en sanatorium ?

Un médecin m'a dit : « Je lui interdirais les bains de mer ! »

« Vraiment, m'a confié Bombard avant de partir, je crois que la foi en la réussite est un sérieux atout. »

L'EXPLOIT SPORTIF

A l'origine de cette aventure est une curieuse personnalité : le Hollandais Schat.

M. Schat pèse 152 kilos, et il se prépare à traverser l'Atlantique avec Bombard lors de l'étape Lisbonne-Cuba. M. Schat est un des plus célèbres spécialistes du monde en sauvetage, et les innombrables brevets qu'il a pris lui valent de faire figurer son nom sur la plupart des canots. Ce parfait gentleman a amassé une fortune qu'il remet immédiatement dans le commerce pour l'étude de nouveaux dispositifs. C'est grâce à lui que le docteur Bombard a pu préparer son expédition en utilisant le violon d'Ingres de Schat : le canot pneumatique.

Un tel homme a trouvé en Bombard l'aide attendue. Il a mis la main sur le médecin qui saura n'être qu'un simple marin pour juger le canot, pour dire si oui ou non il doit devenir le vrai bateau de sauvetage. Bombard doit montrer à son retour que les appréhensions de certains marins étaient fausses, que le radeau pneumatique est digne d'intérêt, qu'un engin de 95 kilos qu'on plie dans une mallette peut servir à traverser un océan.

Pourquoi a-t-il nommé son canot *l'Hérétique* ? Pourquoi ce nom pour le « bâtiment » d'hommes qui croient très sérieusement en leur succès ? Ne serait-ce pas parce qu'ils ne croient pas la même chose que les autres hommes ? Parce qu'ils osent dire qu'on peut impunément troquer le « plancher des vaches » contre un morceau de caoutchouc, s'isoler de la terre et des arbres en renonçant à leurs fruits ? Un espoir en tout cas les soutient, et c'est aussi le nôtre : l'espoir que désormais, aux naufragés de toutes les mers, le souvenir de *l'Hérétique* donne foi en la vie.

Jean Ferré.

Ce n'est pas une ironie ; le canot part avec deux roues qui permettront de le hisser plus vite à l'arrivée.

A bord du canot M. Debroutelle, le constructeur, fait ses dernières recommandations tandis qu'un reporter vient chasser encore une image.

Le rêve du peintre
a pris corps peu à peu...

... face à l'église romane
de Sainte-Apolonie...

... où un prêtre ami des arts
accueillit avec bonté...

... celui que les siens
avaient chassé.

CES FRESQUES SONT NÉES

A 18 kilomètres de Toulouse, le petit village de Sainte-Apolonie. Une petite église de style roman, bâtie sur un terre-plein et entourée d'une garde de cyprès noirs. Un jour un homme s'est arrêté ici. Il venait des bords de la mer. Il cherchait des murs à décorer.

Calme petit village de Sainte-Apolonie, dans une verte campagne à la fois riche et de mœurs primitives : le Lauraguais. Jadis pourtant ce fut là terre de révolte : l'hérésie cathare.

Et voilà qu'un étranger, ancien pêcheur, a failli rallumer les passions d'autrefois...

François Bernadi a trente ans. Il a grandi comme une graine sauvage, au gré de son rivage catalan, parmi des gens très simples. Des pêches, bonnes ou mauvaises, faisaient vivre sa famille. Mais le jeune garçon, déjà, sentait en lui comme un besoin croissant d'exprimer son étonnante sensibilité instinctive.

Le « métier » d'artiste lui était alors tout indiqué. Pêcheur, il est devenu peintre...

C'est ainsi qu'après la chapelle d'Assy, après les chapelles décorées par Matisse, Rouault, Chagall, et les polémiques qu'elles ont provoquées, François Bernadi a illustré la petite chapelle toulousaine. Mieux que ses éminents prédécesseurs il a su rafraîchir les traditions de l'art sacré. Il a retrouvé la foi des artisans anciens.

Sainte-Apolonie s'est transformée en un touchant chef-d'œuvre de l'imagerie, chaud en couleurs et d'une richesse décorative extraordinaire. Ici pas de truquages esthétiques, mais le simple témoignage d'une foi, tranquille en apparence, ardente dans le fond. Bernadi aime avec passion ce qu'il fait, et ce qu'il fait dégage passionnément une grande et naïve croyance.

UNE VIE TUMULTUEUSE

Néanmoins, François Bernadi n'est pas croyant au sens étroit du mot. Il n'est même pas catholique pratiquant, mais il ressent religieusement l'influence de la nature, communie avec elle parce qu'il croit en elle seule.

La vie de Bernadi est une suite ininterrompue d'aléas. Né à Collioure d'une famille

DE LA FOI D'UN PÊCHEUR

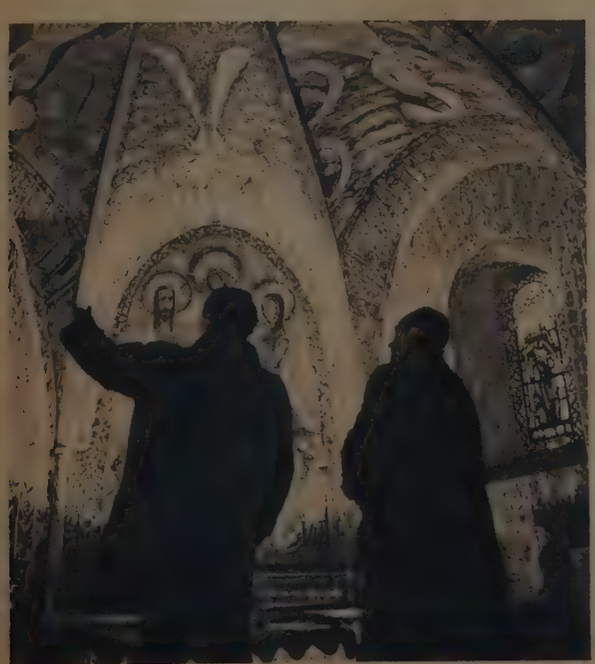
de pauvres pêcheurs, il fut pêcheur lui-même et vécut au hasard des vents. Le dimanche il allait au cinéma et en revenait tellement impressionné par les images qu'il avait vues qu'il s'essayait à les reproduire, au crayon ou à la craie, sur les humbles murs de sa maison, au grand étonnement de ses parents. A peine a-t-il grandi qu'il s'engage dans la marine. Il fait le tour du monde comme matelot. La guerre éclatant sur ces entrefaites, il est envoyé peu après comme prisonnier à Berlin. Là une incroyable histoire de faux mariage réussit à le faire évader. Il revient à Collioure, se marie et... se trouve presque bigame... La femme qui s'était prétendue son épouse pour la forme le rejoint en se déclarant cette fois sa femme légitime. Un procès qui dure encore est engagé. Lui, ne comprenant rien à ces complications, se remet à peindre, à sculpter les bouts de bois qui traînent sur la grève. C'est alors que s'ouvre à Perpignan, en 1947, un concours d'affiches. Il y participe et obtient le premier prix, donné en mains propres par Raoul Dufy. Il ne sort pas pour autant du cadre où il vit et continue à peindre les « barcasses » de Collioure. Les pêcheurs du pays, ne le sentant plus des leurs, le prennent en grippe et finissent par le chasser à coups de pierre... Il s'enfuit tel qu'il est, sans un mouchoir de rechange. Il trouve abri à Toulouse et gagne sa vie comme il peut. Tantôt jardinier, tantôt valet de ferme. Il achète des tubes de couleurs pour peindre de curieux sujets torturés, au relief pittoresque.

Toute la région toulousaine lui doit des décorations originales : hospices, pavillons de chasse, gentilhommières, qu'il décorait sans autre salaire que le gîte et le couvert.

LA DÉCORATION DE SAINTE-APOLONIE

C'ÉTAIT, comme toutes les églises, un lieu saint, au cadre respectueux du mauvais goût saint-sulpicien. Heureusement, le curé de Sainte-Apolonie, véritable dom Camillo, vit en Bernadi quelqu'un qui allait « un peu aérer » son église...

« Monsieur le curé, lui dit-il, il faut faire



Utilisant des vestiges de décoration médiévale...

... creusant murs et colonnes de reliefs grouillant de vie...

... le pêcheur inspiré a gagné à sa cause...

... les paysans d'un village du Lauraguais.

L'inspiration tourmentée de l'artiste donne une expression d'intense douleur aux visages de l'humanité souffrante.

Dans ce Christ torturé Bernadi a retrouvé d'instinct la noble tradition des artisans médiévaux, ardents en leur foi naïve.

disparaître cette décoration de série. — Bien, bien », répondit le curé, quand même un peu inquiet.

Et, en seize jours exactement, un travail qui tient du miracle s'accomplit. Avec des moyens dérisoires, sur des échafaudages branlants, avec des outils de fortune, faisant son plâtre et sa couleur lui-même, Bernadi fait surgir sur les vieux murs intérieurs de cette petite chapelle champêtre toute une symphonie de couleurs, de lignes et de mouvements.

Des ocres jaunes, roses et rouges donnent un éclat lumineux aux différentes fresques...

La réalisation de cette presque fabuleuse décoration ne devait pas aller sans mal.

Au début les paysans se montrèrent hostiles envers cet étranger à qui le curé avait octroyé le droit de toucher à leur église. Mais peu à peu l'hostilité diminua, et une vieille femme condescendit à lui dire devant un Christ martyr qu'il venait de sculpter :

« Pourquoi que vous avez fait le Jésus si vilain, il est toujours si beau, le Christ, sur les images ? »

Une autre fois, quelques paysans s'enhardirent à venir le voir travailler, et l'un d'eux paria même sa chemise contre la sienne (la seule qu'il avait) qu'il ne sculpterait pas en une demi-heure une des colonnes de l'église. Bernadi releva le défi. Avec une cuillère en fer en guise de ciseau, il sculpta en vingt-cinq minutes un saisissant visage de Christ.

Plus tard, en grattant les murs, il retrouva les restes de décorations primitives, et il sut les sauvegarder en intégrant les parties encore utilisables à sa propre décoration.

A ce moment les paysans du village, par un retournement d'opinion, devinrent très fiers de « leur » chapelle et de son extraordinaire décorateur.

Dès lors François Bernadi obtint toutes les aides voulues. Ce fut à qui, dans le village, l'aiderait. Les uns construisirent de nouveaux échafaudages. D'autres lui fournirent l'eau pour son plâtre, et quelques femmes, fidèles de la vieille église, lui apportèrent même de temps en temps un litre de vin rouge.

Le 15 août 1951, devant tout le chapitre de Toulouse, les fresques de Sainte-Apolonie furent inaugurées en grande pompe... Les carrioles paysannes débouchaient sans cesse du chemin... Les cloches du campanile sonnaient joyeusement, et les plus heureux de la fête étaient certainement le curé et François Bernadi, le jeune pêcheur devenu un grand peintre.

Photographies Yan.

DANIEL SAUVAGE.

L'INSPIRATION MYSTIQUE A SUPPLÉÉ A L'IGNORANCE TECHNIQUE DE L'HUMBLE CATALAN

CHARNIÈRE STRATÉGIQUE DE NOS TERRITOIRES AFRICAINS

LE SAHARA NATIONALISÉ

PERMETTRA A LA FRANCE DE METTRE EN VALEUR LES RICHESSES QUE CACHE LE DÉSERT INFÉCOND

PAR BERNARD SIMIOT

FAUT-IL « nationaliser » le Sahara ? La question a été posée devant l'opinion publique à la suite d'une enquête qui, récemment, fit quelque bruit. A vrai dire, le mérite essentiel de cette idée revient à l'ingénieur Émile Bélime, qui fut déjà le créateur et l'animateur de l'Office du Niger. Mais la question saharienne prend une importance toute particulière au moment où, au milieu d'un monde en ébullition, l'organisation de l'Union française sur les nombreux plans de l'économie, de la politique, voire de la stratégie, va exiger de notre part des solutions courageuses, nettes et sans faiblesse.

Le projet lancé par le Comité du Sahara français, et sur lequel se sont déjà penchées d'importantes personnalités du monde politique, de l'industrie, de l'armée, du journalisme, se résume en quelques mots :

« La France se doit d'intégrer le Sahara et de le convertir en territoire national au même titre que n'importe quel département d'outre-mer, avec un statut spécial, de même que les États-Unis ont décidé d'inclure l'Alaska dans la communauté américaine et d'en faire un État comme les quarante-huit autres. »

Mais pourquoi vouloir « nationaliser » le Sahara alors qu'il est déjà incontestablement français ? Avant de mettre en lumière les raisons déterminantes d'une telle solution et les dangers qui résulteraient d'un « statu quo » qui laisserait la porte ouverte à toutes les ambitions et à toutes les convoitises, il convient de préciser quelques notions d'ordre géographique, historique... et diplomatique.

DEPUIS QUE L'UNION FRANÇAISE A REMPLACÉ L'EMPIRE

Le Sahara français — qui représente la presque totalité du Sahara proprement dit — est divisé administrativement en cinq parties, dont chacune relève d'Alger, de Dakar, de Tunis, de Rabat ou de Brazzaville.

Ainsi cet immense domaine, dont l'unité géographique et ethnologique présente des caractères certains, est actuellement écartelé entre cinq régimes administratifs différents et se trouve dépendre par surcroît de quatre ministères : Intérieur, Affaires étrangères, France d'outre-mer, Défense nationale !

Ce domaine, personne ne peut contester que la France l'a conquis et pacifié, qu'elle l'occupe et qu'elle l'administre. Aussi bien convient-il de retenir et d'honorer les noms de René Caillé, du docteur Marès, de Duveyrier, de Polignac, de Flatters, de Camille Douls, de Foureau, de Lamy, de Gentil, de Joalland, de Meynier, du Père de Foucauld, de Laperrine et de tant d'autres voyageurs ou soldats obscurs qui ont peiné et sont tombés dans les cailloux du désert.

Il faut noter que la région occidentale du Rio de Oro, qui s'étend sur 1.200 kilomètres le long de l'Atlantique, et la petite enclave d'Ifni sont des territoires reconnus solennellement de pleine souveraineté espagnole par des instruments diplomatiques signés en 1912. En revanche, à l'est, la frontière apparaît plus mouvante : fixée par un accord franco-italien en 1919, la frontière de Tripolitaine a fait l'objet des fameux accords Mussolini-Laval, avant la guerre, qui ne furent jamais ratifiés. Or ces délimitations sont devenues aujourd'hui caduques depuis la création par l'O. N. U., sous la pression de Londres, d'un royaume de Libye, opération politique qui justifierait peut-être à elle seule le remembrement de nos espaces sahariens !

Enfin, plus au sud, si les limites entre les territoires français et le Soudan anglo-égyptien n'avaient jusqu'ici jamais provoqué la moindre discussion, on ne peut pas certifier qu'il en sera de même dans l'avenir depuis que Le Caire réclame la pleine souveraineté sur les territoires qui relèvent de Khartoum.

Ainsi le droit se superpose au fait pour reconnaître la totale légitimité des positions françaises au Sahara.

Encore qu'on l'ait souvent considérée comme un défi au bon sens, la division du Sahara entre cinq gouvernements différents pouvait, à la rigueur, se défendre lorsque le concept de *la France et son empire* présentait un caractère immuable.

Mais depuis 1946 une nouvelle Constitution a substitué à la notion impériale celle de l'Union française et a proclamé que la France n'avait plus de colonies.

On connaît le processus de l'opération. Au cours d'une première période la France, se conformant à ses engagements internationaux et à sa vocation traditionnelle, guide ses anciennes colonies jusqu'au niveau de progrès matériel et organique l'autorisant à les libérer de sa tutelle. S'administrant et gérant eux-mêmes, par la suite, leurs propres affaires, ces territoires prennent progressivement conscience de leurs nationalités particulières ; avec le temps, c'est le dernier stade de l'opération, ils acquièrent assez de force pour solliciter et obtenir leur qualité d'Etats associés, c'est-à-dire de puissances étrangères liées à la France par des accords bilatéraux.

A ce moment la France se trouverait tout à coup seule, en face d'États associés dont les richesses démographiques, économiques et peut-être spirituelles, devenues considérables grâce à notre effort, risquent de l'absorber. Cette absorption de la France (tête et cœur de l'Union française) serait d'abord lente, puis s'accélérerait au fur et à mesure que ces peuples mobiliseraient leurs richesses économiques. Elle aboutirait à la disparition de l'Union française et à une rapide balkanisation de l'Afrique.

... UNE PARADE S'IMPOSE CONTRE LES DANGERS POSSIBLES

Or le projet Bélime est étroitement associé aux dispositions constitutionnelles concernant l'Union française :

En regroupant en un seul bloc les territoires épars, en les intégrant non pas à l'Algérie, mais à la métropole, par le moyen d'une loi similaire à celle qui a transformé en départements nos anciennes colonies de la Guyane, de la Martinique et de la Réunion, non seulement nous garantissons le Sahara des déchirures qui l'attendent, mais le Sahara devient la pièce d'assemblage indispensable de toute notre construction africaine et un ensemble stratégique de premier ordre.

Ces mesures conservatoires, loin d'être dirigées contre le concept de l'Union française, *l'aideront, bien au contraire, à se concrétiser dans un système politique dont l'efficacité et la durée sont impensables si la primauté métropolitaine risque d'être seulement contestée.* Le projet d'Émile Bélime ne sauve pas seulement l'Union française, il la conditionne.

Les problèmes politiques doivent être souvent pensés aujourd'hui en termes stratégiques. Que dit le général Catroux qui, pendant la guerre, s'était vu conférer la responsabilité du front algéro-tunisien : « L'espace saharien représente une plate-forme stratégique que la France n'a pas le droit d'aliéner. Par lui il y a, face à la Libye limitrophe, protection des arrières militaires et politiques de la Tunisie. Son occupation par un adversaire, en cas de guerre, prendrait à revers l'Afrique du Nord. Le Sahara est un *territoire-clé*, il doit donc être couvert, défendu, équipé et exploité industriellement, ce qui veut dire qu'il doit être administré et doté d'un budget autonome... »

De nos jours, du moins dans l'immédiat, le danger militaire a disparu, mais le danger politique est apparu avec la mitoyenneté de la Libye. Le nationalisme arabe, venu au contact du nationalisme tunisien, constitue une menace directe pour l'ordre et la paix en Afrique du Nord.

Ainsi, si nous sommes entraînés à relâcher peu à peu les liens qui attachent encore nos possessions africaines, nous pourrions les resserrer, par compensation, en regroupant territoires et protectorats autour d'un *Sahara essentiellement national, véritable charnière territoriale* de leur ensemble, d'où la France rayonnerait sur ses futurs Etats associés.

LES ÉNERGIES CACHÉES DANS UN IMMENSE SOUS-SOL

Nous avons tenu à exposer l'aspect politique du problème saharien avant son aspect économique parce que le premier commence et conditionne le second. Si le Sahara n'était qu'une vaste étendue stérile de cailloux, son remembrement et son intégration seraient nécessaires pour des raisons qu'on croit être valables et qui viennent d'être résumées. Or ces solitudes à peu près sans valeur en surface — *tout au moins dans l'état actuel de la science* — recèlent dans leur sous-sol de très grandes richesses qui ouvrent pour la France des *perspectives extraordinaires* si nous avons le courage et la sagesse, l'audace et la prudence et, mieux encore, la foi et l'enthousiasme. Il ne s'agit pas là de rêves fabuleux et d'imaginations incontrôlables. *Le désert, infécond jusque-là, libère ses énergies cachées ; il dépend du gouvernement de la France que cette aire immense soit méthodiquement reconnue et prospectée et que ses gîtes énergétiques et miniers soient décelés et exploités.*

France-Illustration a publié naguère une étude très documentée sur cet immense pays minéral, et l'on pourra s'y reporter avec intérêt (1). Précisons seulement ici que la carte

(1) Voir *France-Illustration* des 28 juillet, 12 août, 2 et 9 septembre 1950.

géologique du Sahara est aujourd'hui à peu près complètement dressée et qu'il appartient maintenant aux géologues prospecteurs de succéder aux géologues de science pure. Les résultats obtenus jusqu'à présent n'ont pas seulement révélé à Colomb-Béchar un bassin minier miraculeux, susceptible de devenir rapidement le centre d'un groupement sidérurgique, c'est-à-dire un combinat industriel, mais ils nous ont fait connaître les énormes bassins carbonifères de Ghorassa et du Tidikelt. Faut-il ajouter que le massif isolé de l'Aïr est un bloc d'étain en pleine exploitation et qu'une société franco-anglo-canadienne vient de se constituer pour extraire le minerai de fer de Fort-Gouraud, en Mauritanie ?

Ainsi la conversion du Sahara en territoire national apporterait non seulement les évidents profits politiques signalés plus haut, mais elle aurait le très précieux avantage de réserver à notre pays les ressources énergétiques dont il est si pauvre et dont la rareté l'oblige à payer un lourd tribut au marché mondial. Des recherches de pétrole ont été également entreprises à une échelle beaucoup trop petite pour qu'on puisse en parler sérieusement, mais il résulte des observations enregistrées jusqu'ici que « les conditions sont favorables à l'existence d'accumulations de pétrole, peut-être très importantes ».

Etant donné leur ampleur, étant donné les énormes investissements que ces travaux de prospection et de mise en valeur nécessiteront, il est bien évident qu'une telle entreprise ne peut être envisagée qu'à l'échelon national. Mais, d'autre part, comment le budget national pourrait-il financer une telle affaire ?

Beaucoup d'excellents esprits qui se sont penchés sur cette « question du Sahara » imaginent volontiers la constitution d'une Unité économique saharienne, et c'est ainsi, par exemple, que M. Gabriel Puaux, dont la compétence africaine n'est pas niable, écrit : « Plutôt qu'une annexion qui ferait du désert un sol français à 100 %, j'imagine la constitution d'un organisme semblable à celui que les Américains ont conçu pour la mise en valeur de la vallée du Tennessee, une sorte d'état-major technique dont la compétence ignorerait les frontières administratives. » Cet organisme technique que M. Puaux appelle « la Corporation du Sahara » recevrait, en ce qui concerne l'exploitation minière et les liaisons terrestres et aériennes, des pouvoirs spéciaux lui permettant une action rapide et efficace hors des lenteurs parlementaires et bureaucratiques (...). « L'apport d'immenses capitaux sera nécessaire, dit-il encore, et c'est ici qu'apparaît le second aspect du problème saharien. » Et l'ambassadeur de France conclut : « Il faut considérer les richesses virtuelles du Sahara comme l'apport de la France à la coalition de la liberté. Si sous cette croûte aride se cachent des trésors minéraux, ils devront être exploités au bénéfice commun des Etats atlantiques qui travailleront à leur mise en valeur. »

Cette proposition mérite d'être examinée avec soin. Il se peut que la « Corporation du Sahara » imaginée par M. Puaux offre certains avantages d'unité, d'efficacité et de célérité. Mais la pensée de faire l'apport du Sahara à la coalition atlantique n'est-elle pas dangereuse ?

Sans doute n'ignore-t-on pas qu'il soit malaisé de se passer du concours financier des puissances océanes pour la mobilisation des richesses sahariennes, mais on n'en ignore pas moins les dangers que courent, du point de vue national, des territoires exploités en consortium avec des puissances étrangères plus riches que soi.

L'OPÉRATION POLITIQUE D'ABORD!

Si des capitaux et des techniciens étrangers veulent venir au Sahara, la France les accueillera avec le plus grand plaisir et elle les y invitera même. Mais il paraît d'une élémentaire prudence de réaliser d'abord l'opération politique du Sahara français, si nous ne voulons pas aboutir, un jour ou l'autre, à la création d'une sorte de condominium où nous n'aurions pas longtemps la première place.

La mise en valeur de nos espaces désertiques africains est un des aspects essentiels du problème saharien, mais cette mise en valeur ne peut être profitable que si la France n'est ni gênée ni freinée par des actions d'ordre politique menées soit par les territoires périphériques, soit même par nos alliés d'aujourd'hui.

Il n'y a pas si longtemps, au moment du partage de l'Afrique, lord Salisbury avait fort généreusement offert à la France le sable du Sahara pour que « le coq gaulois s'y aiguise les ergots ». Relevant le défi, le coq a durement gratté le sable. Il y a même laissé beaucoup de plumes, de sang et d'argent. Tant que le Sahara ne faisait naître que des vocations de soldats, de prêtres, d'explorateurs, de savants ou d'artistes, nos amis britanniques partageaient tous l'avis de lord Salisbury. Aujourd'hui que nous avons pacifié le désert, que nous l'avons ouvert à la civilisation, qu'à force de le gratter nous avons découvert un pays minéral, voilà qu'on nous demande d'en confier l'exploitation à un organisme international... Si l'Europe et le monde entier ont besoin de matières premières et que ces matières premières se trouvent au Sahara, la France ne refusera jamais d'étudier le meilleur moyen de les exploiter pour le plus grand profit de tous, mais à condition qu'elle ne soit pas condamnée au départ à être évincée d'un territoire dont la propriété est légitimée par les faits et par le droit.

Dans ces conditions, on peut craindre l'imprudence de ceux qui estiment que la question saharienne n'est qu'une question économique et qu'il faut d'abord la résoudre avant de discuter les questions délicates de son gouvernement. Bien au contraire, il faut « avant tout » intégrer le Sahara à la métropole, en faire une unité administrative et songer à en délimiter les frontières politiques. Procéder autrement, ce serait risquer de tirer du feu des marrons dont d'autres voudraient d'autant plus profiter que ces marrons s'appellent charbon, cuivre, étain, plomb, cobalt, manganèse et sans doute pétrole. Plus ces richesses seront mises au jour, plus les difficultés apparaîtront.

QU'OBJECTE-T-ON AU « SAHARA FRANÇAIS » ?

Plusieurs objections ont été faites à ce projet du « Sahara national ». Il convient de les examiner.

1° Le Sahara est déjà français.

Nous sommes bien d'accord, mais cela n'est plus tout à fait vrai puisque le Sahara fait partie des territoires qui risquent d'être revendiqués un jour ou l'autre par les Etats situés à sa périphérie, lorsque ceux-ci seront parvenus au stade d'Etats associés.

2° Supposer que ces territoires périphériques obtiendront un jour leur autonomie, c'est émettre une hypothèse qui risque d'encourager des prétentions et d'entretenir l'agitation.

S'il y a eu de dangereux prophètes, ne faut-il pas plutôt les chercher chez les Constituants de 1946 ? N'est-ce pas leur œuvre qui en substituant l'Union française au concept, et à la réalité, de l'Empire français a rompu l'uniformité de la tache rose que formaient nos territoires africains dans nos atlas d'hier ?

3° Comment délimiter les frontières du Sahara?

La majeure partie du Sahara étant actuellement dévolue à des territoires de souveraineté française, le gouvernement français peut, par une procédure légale, en modifier les limites, lorsque ces limites ne sont pas des frontières d'Etat. Il faudra se baser sur les importants travaux de géographes, géologues, ethnographes et autres hommes de science qui ont parcouru le Sahara en tous sens et en ont fixé les limites morphologiques, climatiques, biologiques et ethniques.

4° Les représentants de l'Assemblée algérienne et du Grand Conseil de Dakar s'opposeront à ce projet.

Cette hypothèse n'est pas encore vérifiée. Un grand nombre de personnalités algériennes sont d'accord avec le projet Bélime, et l'on ne veut pas croire que certaines considérations d'ordre électoral puissent être invoquées par certains représentants qui sont élus aujourd'hui avec des voix provenant des territoires qu'il s'agit précisément d'intégrer.

5° A-t-on songé aux habitants du Sahara?

Il y a à peu près 600.000 habitants au Sahara pour 500.000 kilomètres carrés. Cela est inexistant du point de vue politique, mais très important au point de vue humain, la gravité de ces problèmes ne dépendant absolument pas du nombre. Si nous parvenons à intégrer le Sahara à la métropole, il est bien évident que les lois métropolitaines ne seront pas appliquées *ipso facto* aux populations sahariennes, mais que ces populations bénéficieront d'un statut spécial conforme à leurs besoins et à leurs coutumes.

6° L'installation d'industries lourdes au Sahara risquerait fort de concurrencer dangereusement les entreprises métropolitaines.

C'est là une vieille querelle qui n'est conforme ni à l'évolution du monde moderne ni à nos intérêts.

Au lieu d'opposer une industrie française à une industrie africaine, le moment est venu de penser qu'il n'y aura bientôt qu'une seule industrie française — *et peut-être européenne* — qui aura ses établissements aussi bien au nord qu'au sud de la Méditerranée. Le développement prodigieux de Casablanca pendant ces cinq dernières années préfigure et illustre avant la lettre la prophétie récente du général Mac Arthur : *Le continent africain, pour les cent années qui vont suivre, avec ses formidables possibilités industrielles, est une chose qui attire tout le commerce et l'industrie, quelle que soit la nationalité dont il s'agit.*

MÉDITONS L'EXEMPLE AMÉRICAIN

Encore une fois, il ne s'agit pas d'utopies ou de rêves, mais de réalités très tangibles. Il ne s'agit pas de transformer le désert en prairie normande, mais de prendre des sûretés politiques que nous jugeons indispensables avant de faire appel aux énormes concours financiers dont nous aurons besoin. Il s'agit de garder à la France ce qui lui appartient, ce qui est encore le meilleur moyen pour nous de rendre le plus grand service à la collectivité humaine.

Que ceux qui demeurent sceptiques sur la valeur immense des richesses sahariennes essaient de prendre connaissance des rapports envoyés ces dernières années et ces derniers mois, par des géologues et des prospecteurs qui ne se paient guère de mots, aux services intéressés de la présidence du Conseil. Qu'ils méditent aussi la fameuse phrase du sénateur américain Daniel Webster :

« Quel besoin avons-nous de cette immense solitude inutilisable, de ce pays de sauvages et de bêtes féroces, de dunes, de simoun, de cailloux, de poussière, de cactus et de chacals ? »

Cette phrase fut prononcée devant le Congrès en 1843. S'agissait-il du Sahara ? Non. Il s'agissait du Far-West et de la Californie. Mais les Américains eurent la sagesse, c'est-à-dire l'audace, de penser différemment et d'agir.

BORDEAUX, CAPITALE ARTISTIQUE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

FACE à la redoutable centralisation qui cristallise à Paris tant d'activités de l'esprit, il est heureux que de grandes capitales de province jouent un rôle de foyer de culture... Bordeaux a la chance de posséder à sa tête un jeune maire intrépide, auquel, je le crois, personne n'adressa le reproche de laisser stagner sa ville et s'ennuyer ses habitants. M. Chaban-Delmas, dont on connaît la conduite héroïque, est un humaniste et un sportif, un administrateur et un artiste. Il voit grand. Il voit loin. Il travaille pour une ville qui doit dans vingt-cinq ans, selon les pronostics, avoir acquis une prospérité fondée sur le développement de son port, et dont la population sera sensiblement accrue.

Sans négliger les activités traditionnelles de la région bordelaise : les vins, les bois des Landes, les épices, etc., Bordeaux veut rattraper le retard qu'il a pris depuis cent ans pour avoir méconnu la révolution industrielle et ne s'être pas équipé en conséquence. L'énergie électrique doit lui permettre de développer des industries nouvelles, qui assureront son essor économique. M. Chaban-Delmas, qui est général et inspecteur des finances, doit souvent penser, j'imagine, à ces grands intendants et à ces gouverneurs du XVIII[e] siècle qui, au beau temps du négoce avec les îles, connurent une période de prospérité presque fabuleuse, dont la cité porte encore l'admirable empreinte.

Ses nobles hôtels, ses palais, ses avenues et jusqu'au tracé de ses rues constituent un héritage de grandeur et de fierté qui doit inspirer l'avenir.

Pour le moment Bordeaux joue un rôle imprévu de capitale artistique. Son festival international est parmi les plus brillants. A son « orchestre philharmonique », qui est de premier ordre, se joignent des associations symphoniques, des chorales, des artistes de classe internationale.

C'est ainsi que l'on a pu entendre cette année le fameux orchestre de Boston sous la direction de Pierre Monteux.

Le festival s'est ouvert au Grand Théâtre, qui est peut-être le plus beau théâtre du monde, par une représentation de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, fort adroitement mise en scène par le « Grenier de Toulouse ». Ces jeunes comédiens, aussi sympathiques qu'ambitieux, ont pu se rendre compte que la tragédie est un art difficile. *Salomé*, de Richard Strauss, fut magnifiquement interprétée, sous la direction de George Sébastian, par des artistes venant pour la plupart de l'Opéra de Berlin. Le paysage bordelais se prête sans doute moins que d'autres à une extension du festival hors de la ville même ; nous avons cependant entendu au château de La Brède, dans la bibliothèque qui fut celle de Montesquieu, une interprétation de l'*Octuor en fa*, de Schubert, qui compte dans la vie d'un mélomane.

Je crois que Bordeaux est la seule ville de festival à offrir en même temps des manifestations de très haute qualité dans le domaine musical et dans celui des arts plastiques. En effet, tandis que s'ouvrait la série des manifestations théâtrales, musicales et chorégraphiques, était inaugurée l'exposition des primitifs méditerranéens.

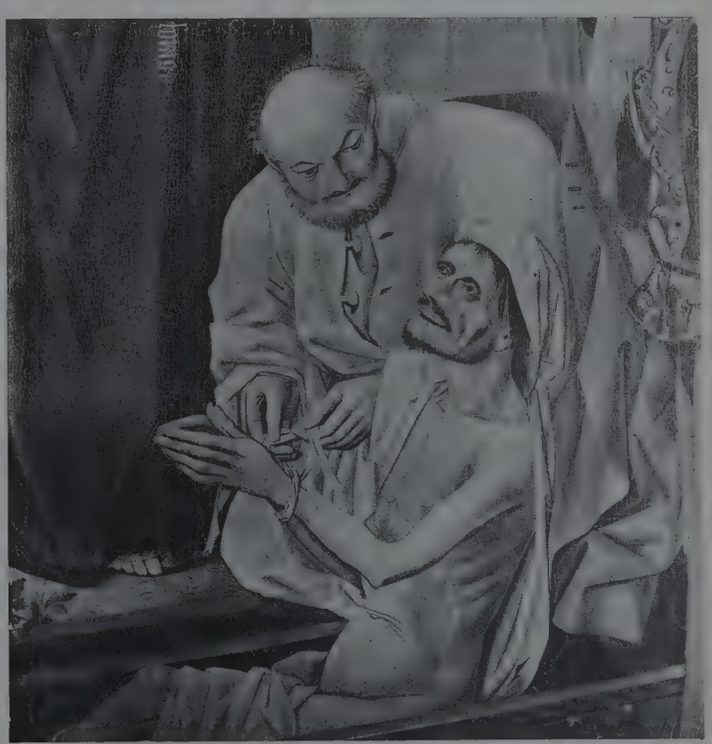
Comme la plupart des entreprises réussies, c'est le fait d'une personne : M[lle] Gilberte Martin-Méry, qui, avec son juvénile enthousiasme, a su réquisitionner par persuasion, à travers l'Europe — et même à travers le monde — cent trente-sept tableaux des maîtres du moyen âge qui ont travaillé autour du bassin méditerranéen : en Italie, en Espagne et en France, dont la plupart n'avaient jamais figuré à une exposition. On peut imaginer l'intérêt d'une telle assemblée d'œuvres méconnues ou peu connues. L'histoire de l'art cloisonne généralement ses exposés en chapitres dont chacun se rapporte à un pays différent — ce qui, en réalité, n'a que peu de sens, surtout lorsqu'il s'agit de la peinture médiévale. La notion d'école nationale artistique existe, mais elle est bien fragile. Nous assistons ici à des confrontations où les peintres de régions différentes témoignent avec évidence d'influences et d'interpénétrations qui tenaient bien peu compte des frontières. Tout au plus peut-on parler de caractères locaux. Il ne s'agit point de nier des éléments aussi particuliers que le réalisme religieux de l'Espagne, par exemple, qui se manifeste avec une vigueur dont la *Flagellation*, de Juan Reixac, la *Descente de croix*, de Martial de Saxe (Saxon d'origine, comme son nom l'indique), ou les étonnantes compositions de Bermejo sont de convaincants témoignages. Mais que de difficultés à reconnaître l'auteur ou l'origine de tel panneau, de tel retable, qui ont d'ailleurs fait souvent l'objet d'attributions contradictoires !

N'ayons pas l'outrecuidance de considérer notre science d'aujourd'hui comme définitive. Un merveilleux tableau comme *la Vie de saint Jean de Campestrano* est à cet égard bien curieux : on croit que l'auteur de ce tableau (qui appartient au musée d'Aquila) est Napolitain ; et pourtant n'y trouvons-nous pas, du point de vue pictural, des évocations de l'Italie du Nord, ou de la Provence, ou de l'Espagne, ou même des Flandres ?

L'attrait singulier de cette exposition bordelaise est de nous plonger dans un domaine passionnant (point seulement pour l'érudit), mais surtout de nous montrer combien l'unité doctrinale et sentimentale de la chrétienté médiévale possédait de communs moyens d'expression. Ces peintures sont avant tout des objets de piété conçus avec un art très sûr — et que l'on a grand tort de faire passer pour naïfs. Leur inspiration d'ensemble reflète une haute culture, et ils traitent le détail de façon extrêmement précieuse. Lorsqu'on parle des peintures du XIV[e] ou du XV[e] siècle, il conviendrait aussi de reviser la notion de « primitif ».

Ne conservons-nous pas par habitude un vocabulaire bien suranné ?

COLANTONIO. — « Saint Vincent Ferrer dans un oratoire. »



NICOLAS FROMENT. — « La Résurrection de Lazare » (détail).

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR LES « DIALOGUES DES CARMÉLITES » ET « LA PETITE FEMME DE LOTH »

L'ACTUALITÉ a de ces indécences. Elle me contraint d'unir dans le même article les pathétiques dialogues écrits par le grand Bernanos mourant et une piécette burlesque, qualifiée d'ailleurs par Tristan Bernard lui-même d'opéra-bouffe, et qui porte le nostalgique témoignage des temps faciles. Ce qui permettrait toutefois d'établir un lien entre ces esprits si différents, c'est que tous deux souffrirent également du drame d'aujourd'hui : l'un, dans sa chair, et ce fut le philosophe sceptique et souriant ; l'autre — Bernanos — dans son esprit et dans son cœur déjà torturés par une interrogation éternelle.

LES *Dialogues des carmélites,* dont la place était à la Comédie-Française et qu'à montés M. Jacques Hébertot, constituent, il faut bien le dire, le plus grand événement dramatique de la saison. Le plus singulier dans leur réussite, c'est qu'ils naquirent d'une commande faite à l'auteur et qu'ils étaient destinés à un film, tiré d'une nouvelle de Gertrud von Le Fort, sur les carmélites de Compiègne. On sait, historiquement, que ces nobles filles, au nombre de seize, subirent le martyre, en pleine Terreur, pour « le maintien du Carmel et le salut de leur patrie ». Sur ce sujet, déjà nourri par la romancière, Georges Bernanos a développé des thèmes de la plus haute élévation spirituelle, d'une urgence bouleversante, et cela dans la langue la plus chaude et la plus naturellement théâtrale. Toutes ces phrases vigoureuses et chargées de suc passent la rampe, en laissant dans l'esprit comme un prolongement lumineux. Bernanos était-il donc essentiellement un auteur dramatique ? Je ne le crois pas. Il était seulement, et par-dessus tout, un grand écrivain.

La richesse de l'œuvre est si grande que je n'en puis relever que certains traits. Le thème essentiel est celui de la peur surmontée par le sacrifice et la prière. Assurément, il faut entrer ici dans le jeu sublime, mais je doute que les incroyants les plus endurcis ne soient pas émus par la déchirante beauté de la démonstration. Aussitôt après avoir terminé les *Dialogues* Bernanos s'alita, et il mourut quelques mois après. Sans doute est-ce à cette profonde correspondance entre l'auteur et le sujet que nous devons l'admirable scène de la mort de la prieure. Celle-ci a des inquiétudes sur l'avenir de sa dernière fille, Blanche de La Force, qui a choisi pour nom de religion Blanche de l'Agonie du Christ. Suivant la doctrine catholique de la réversibilité des mérites, elle prend à son compte cette peur de la souffrance et de la mort qui obsède la jeune religieuse. Ainsi elle meurt dans l'angoisse, mais sa prière aura été exaucée. Quand ses sœurs montent sur l'échafaud, Blanche, qui s'était enfuie du couvent, fait retour à la règle et monte derrière elles, au chant du *Salve Regina.*

La tension est constante d'un bout à l'autre de l'œuvre ; l'émotion et l'intérêt, même anecdotique, vont croissant. Bernanos, qui n'ignorait pas que les saints savent sourire, a su mêler au tragique certaines scènes d'une juvénilité gracieuse, d'une rafraîchissante gentillesse de cœur. Aussi bien, je promets à tous ceux qui iront applaudir les *Dialogues des carmélites* les plus pures satisfactions que puisse donner le théâtre.

Il convient encore de féliciter la troupe dans son ensemble, et au premier rang Mmes Tania Balachova et Mona Dol, l'une, pour l'émouvante sobriété de son jeu, l'autre, pour l'humanité exemplaire de son accent. Pour Hélène Bourdan, qui se livre tout entière, on souhaiterait, par moment, qu'elle donnât un peu moins de la voix : il me semble que l'effet n'en serait que plus saisissant. Annie Cariel est parfaite, Annie Noël, délicieuse de spontanéité : voilà une jeune artiste à suivre.

Décors et costumes de Raymond Faure m'ont paru de bonne venue. La mise en scène de Mme Marcelle Tassencourt n'appelle que des éloges.

CHER Tristan Bernard ! Il écrivit au début du siècle cette *Petite Femme de Loth* que Georges Vitaly a eu l'aimable idée de reprendre au théâtre Montparnasse, et l'on n'attend pas d'un opéra-bouffe de 1900 qu'il préfigure le *Sodome et Gomorrhe* de Giraudoux. Tristan Bernard, dans ce temps-là, riait de tout, comme avaient ri Meilhac et Halévy et à peu près dans le même style. Comme ses prédécesseurs avaient trouvé Offenbach, il avait, lui, découvert Claude Terrasse, et je vous défie de ne pas trouver irrésistible les couplets des « chameaux bossus ».

Quatre délicieuses filles, Mlles Colette Deréal, Jacqueline Maillan, Fiamma Walter et Colette Cotti, animent la soirée de leurs voix justes et de leur plastique sans défaut. Jacques Falbri, Jacques Jouanneau, Michel Roux leur donnent la réplique avec humour dans de clairs décors de Roger Chancel. Et je n'aurai garde d'oublier que le spectacle commence par une opportune reprise d'un autre opéra-bouffe en un acte : les désopilants *Taureaux,* d'Alexandre Arnoux, sur une musique de Jean Wiener.

Une nuit du Brummel se termine toujours par une farandole petit matin autour du bec de gaz de la place du Casi

Soirs de Deauvill

NOUS sommes pour la tradition ! Où passer les fêtes de Pentecôte ? A Deauville.

Le panama de François André, la barbe de Van Dongen cache-col de Vincent Scotto, le spencer gris de Cha Drouilly... et même quelques bons mots de Michel-Geor Michel puisés dans ses souvenirs. Voilà encore des tradition Elles étaient fidèles à ce premier week-end de juin 1952.

Si l'on revient pourtant chaque année à Deauville, c'est que l s'ingénie à contrôler l'actualité. Sait-on jamais ? Les filets de barb des galas des Ambassadeurs auraient-ils été remplacés par des roug grillés ? Les musiciens de Serge Elzon auraient-ils renoncé entraîner leurs clients du Brummel à la classique farandole du p matin... autour de la place du Casino ? Brûlons un cierge à l'ég la plus proche : les filets de barbue avaient répondu à l'appel, et clients du Brummel itou !

Dressons pourtant un palmarès 1952. Patachou chante Ambassadeurs et bouscule, elle, les traditions établies. On l'éco en silence et elle atteint le record inégalé de huit chansons. clientèle, pour une fois, n'applaudit pas du bout des doigts. U

Sir Bernard et Lady Docker possèdent une automobile cloutée d On ne saurait dire que ce carrosse passa inaperçu.

manche de Pentecôte fut la journée Jean Dessès aux mbassadeurs. Il présenta des robes au thé et au dîner.

AR MARCEL IDZKOWSKI

mme du monde crie : « Une autre ! » On n'a jamais vu ça... Les trois femmes les plus élégantes de Deauville furent Jacqueline elubac, Mme Borie et Simone Simon. M. Morris Marvin (un sosie président Truman) s'amusa à jouer au « tout va » au baccara. prit 12 millions aux pontes. Un perdant murmura entre ses nts : « Marvin go home... » M. Marvin s'en alla, en effet, mais squ'à la roulette seulement... où il continua à gagner.
M. Edgar Faure se baigna dans la mer. Mrs. Jessie Donaghue autre moitié de la fortune de Barbara Hutton dans les Wollworth) joua pas, et Mrs. Loel Guiness (ex-princesse Fakry) affirma une is encore qu'elle n'était pour rien dans le *Guiness is good for you* i couvre les murs de Deauville !
Vous ajoutez à ce cocktail Philippe de Croisset, le fils d'El Glaoui cha, la générale Kœnig, Ralph Strassburger, Mrs. Pamela Churchill, . et Mme René Moatti, Carmen Tessier, M. Pétridès, trois joueurs ecs, un vizir, M. Victor Lyon, un amiral, un Air Commodore, confectionneurs du Sentier, quatre marquis authentiques, et le ajor Eric Loder. Et en agitant le tout vous verrez que Deauville 52 a respecté une fois encore sa tradition... celle du succès !

tachou n'est pas devenue pédicure! Si elle est aux genoux Carmen Tessier, c'est pour lui montrer une poupée portugaise.

L'OPINION DE DENIS MARION SUR « NOUS SOMMES TOUS DES ASSASSINS »

Ce n'est pas un film à thèse, c'est une thèse filmée, déclare André Cayatte. Je n'ai pas voulu raconter une histoire, mais plaider devant le président de la République un recours en grâce, en développant à cette occasion les raisons qui militent contre la peine de mort. »

Je me placerai exclusivement à ce point de vue pour juger l'œuvre. Il y a si longtemps que ce problème est débattu que tous les arguments dans un sens et dans l'autre ont déjà été avancés avec une autorité et une puissance de conviction impossibles à surpasser. Charles Spaak et André Cayatte n'ont donc pu que négliger ceux des partisans, faire un choix parmi ceux des abolitionnistes et leur donner une expression proprement cinématographique. Leur reprocher de reprendre un poncif serait injuste. Sans doute un des tout premiers films tournés, et précisément le premier à être censuré, représentait une exécution capitale ; ceux qui ont suivi cet exemple, et qui sont innombrables, n'ont pas évité de provoquer chez le spectateur une réaction favorable ou défavorable — fût-ce d'une manière indirecte ou implicite, qui est souvent la plus efficace à l'écran.

Mais, comme le remarquait le grand sociologue français Gabriel de Tarde, il y a déjà cinquante ans :

« Pour un iota de différence entre deux catéchismes, pour l'épaisseur d'un cheveu entre deux credos politiques, il s'est versé et se versera encore des flots de sang sur la terre. Il semble, en vérité, qu'après cela la question de savoir si l'on continuera ou ne continuera pas à décapiter quelques malfaiteurs endurcis pour s'en délivrer ne mérite pas les honneurs d'une discussion. Pourtant il n'en est rien. »

Allons plus loin. Les accidents de la route à Pâques et à la Pentecôte tuent en France plus de personnes que la guillotine. Mais l'opinion ne s'intéresse pas aux premières victimes, dont l'innocence est pourtant incontestable, tandis qu'elle réagit avec violence pour ou contre la mort des dernières.

A tort ou à raison, elle juge qu'elle n'a aucune responsabilité dans les unes et qu'elle en porte une lourde dans les autres.

Aussi, en dépit de son refus délibéré de plaire par les artifices habituels du cinéma, *Nous sommes tous des assassins* amènera-t-il, sans le moindre doute, la grande foule en la touchant à un endroit sensible : les sentimentaux applaudiront à la thèse, et les cyniques seront attirés par les images exactement comme ils l'étaient jadis par les exécutions publiques.

Ce qui frappe en effet le plus dans le film, c'est le divorce entre les arguments rationnels et les arguments sentimentaux. Les premiers paraissent faibles et maladroits, soit que les auteurs ne leur aient pas accordé une grande importance, soit parce que l'écran répugne à la logique.

Il est difficile d'entendre sans rire un personnage déclarer qu'il suffirait de supprimer les taudis pour qu'il n'y ait plus d'enfants martyrs et, sans s'indigner, la veuve d'un assassiné se plaindre qu'on décapite le coupable au lieu de l'obliger à travailler pour réparer le préjudice matériel qu'elle a subi.

En revanche, les arguments sentimentaux sont très puissants, mais, chose curieuse, ils visent beaucoup moins la peine de mort que l'appréhension qu'elle suscite chez les condamnés et l'appareil barbare qui l'accompagne et l'aggrave : fers aux pieds, cellule commune, qui oblige le dernier venu à assister à une ou deux répétitions de ce qui l'attend, gardiens s'avançant sur leurs chaussettes pour se jeter sur l'homme et le terrasser, corps traîné à la guillotine les jambes ficelées, etc.

Il n'y a, hélas ! aucune complaisance morbide dans cette description, et je sais que par scrupule les auteurs ont écarté certains détails encore plus macabres.

La récente expérience des camps d'extermination a montré une fois de plus qu'hommes ou femmes, vieillards ou enfants mis en présence d'une mort inévitable à très brève échéance éprouvaient l'un de ces deux réflexes : ou bien un stoïcisme tranquille allant jusqu'à l'indifférence, ou bien une peur animale affreuse ne reculant devant aucune manifestation de la lâcheté.

C'est une question de nerfs et non de courage ; personne ne peut savoir, avant d'avoir passé par cette effroyable épreuve, comment il s'y comportera.

Si l'individu n'hésite jamais entre la souffrance et la mort, la société hésitera toujours entre les deux châtiments suprêmes : faire mourir sans souffrance ou faire souffrir sans infliger la mort. Du moins peut-on lui demander de ne pas combiner les deux. Car nous sommes tous des assassins, c'est entendu ; mais nous sommes aussi tous des condamnés à mort.

EXISTE-T-IL UN STYLE « 1950 » ?

UNE GRANDE ENQUÊTE LITTÉRAIRE (*) DE GÉRARD CAILLET

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler les termes du problème que nous nous sommes posé : l'écrivain, au tournant du demi-siècle, semble avoir une « conscience de style » ; en même temps son style ne paraît pas être celui auquel les générations précédentes nous avaient habitués. Faut-il en conclure qu'il y a création — et création volontaire — d'un « style 1950 » ?

Nous avons déjà publié les opinions de Blaise Cendrars, Georges Simenon, Maurice Druon, Pierre Mac Orlan, Etiemble, Charles Braibant, Pierre Descaves, Isidore Isou, Henri Mondor, Denis Marion, Jules Roy, Paul Guth. Les avis étaient partagés. On regrettait, on approuvait, on parlait de nouveauté, sans être sûr qu'il ne s'agît pas plutôt d'une mode. On se réfugiait dans l'éternité. On saluait le progrès ou l'on dénonçait le danger.

Nous n'avons pas le goût des conclusions anticipées. C'est véritablement une enquête que nous faisons, et nous n'y cherchons pas la démonstration d'une thèse préconçue. C'est pourquoi nous laisserons encore quelques voix s'exprimer.

SE MÉFIER DES ÉTIQUETTES

Chercher une langue neuve et des techniques nouvelles ? *s'écrie* Claude Aveline, voilà un noble but. Aussi périlleux pour les analphabètes que pour les normaliens — les uns et les autres sont de grands producteurs romanesques. Les premiers découvrent la lune en regardant leur nombril. Les seconds, qui ont répertorié les ouvrages anciens et modernes, où la lune est appelée lune, la nomment soleil. Pour employer le langage d'aujourd'hui, tout cela est un peu comme elle.

» Méfiez-vous des étiquettes. Du « style » canaille », même entre guillemets. Comme on dirait le « style noble ». Le style canaille est aussi ridicule, en exigeant moins d'efforts. Plus il en dit, plus il flatte. Qui ? Bourgeoisie pas morte, c'est elle qui a fait le succès d'un Céline. Le peuple n'éprouve aucun goût à ces ordures. (...) Le style est un jeu gratuit sans la pensée ; la pensée n'est rien sans lui. »

Fernand Gregh *remarque* : « Le « style » voyou » passera comme une fleur... du ruisseau. »

Pour André Rousseaux, *il y a* « une crise du style, et qui date de longtemps déjà. (...) La vérité est que nous sommes au seuil d'un nouvel humanisme, qui doit créer un style nouveau (comme la Renaissance avait créé un style dont plusieurs styles successifs ont découlé). Quelques génies, au début du siècle, l'ont bien senti. Il y a eu une révolution du style, et une création authentique, de la part d'un Péguy, d'un Claudel, d'un Proust. Je ne vois pas que ces puissants novateurs aient été suivis. (...) Quant au langage de la multitude parlante (dans la rue et sur les ondes) ou écrivante (dans les romans pour prix littéraires), il sombre dans une anarchie misérable, et bien pire que la canaillerie — qui, elle, au moins, a de la gueule. »

NOTRE STYLE EST TUÉ PAR LES BONS SENTIMENTS

Jean Dutourd *fait appel à l'histoire* : « Il y a bien moins de différence entre Voltaire et M. Sartre (quoi que celui-ci prétende) qu'entre Montaigne et Voltaire. (...) Je ne crois pas, comme Pascal, que les grandes pensées ont automatiquement un grand style. Ce serait trop facile. Au contraire, le style fait grandir les petites pensées. Voilà pourquoi, me semble-t-il, la littérature actuelle est si médiocre. Nos écrivains sont pleins de bons sentiments : ils veulent enseigner, témoigner, penser le monde, recréer l'homme, etc. Ces buts, assurément louables, les occupent au point qu'il ne leur reste pas assez de force pour enlever les adjectifs inutiles.

» Ce que dit Sartre sur les *exigences toujours neuves du social ou de la métaphysique qui engagent l'artiste à trouver une langue neuve et des techniques nouvelles* me semble tout simplement imbécile.

» S'il ne s'agissait d'un homme aussi brillant que Sartre, je dirais que c'est un aveu d'impuissance et la porte ouverte à tous les charabias. »

Joseph Delteil *s'en rapporte à l'expérience* : « Historiquement, les deux derniers styles ont été le *style symboliste* (vers 1895) et le *style 1920, le style image*. Le propre d'un style étant de se disséminer (et de s'efféminer) peu à peu dans toute l'Europe — jusqu'à saturation — c'est toujours le style 1920 qui règne. Issu de types comme Apollinaire, Cendrars, Mac Orlan, Morand et, d'autre part, des grands peintres, le style 1920 imprègne de plus en plus la langue parlée, la vie du peuple, le journalisme, etc. Le cas du journalisme est frappant (que l'on compare avec les journaux de 1910) : le moindre journaliste aujourd'hui écrit sans le savoir le pur style 1920. »

Alexandre Arnoux *trouve que tout est plus simple qu'on ne le dit* : « Nous avons le goût d'un certain style *parlé*. Il y a eu des abus sans doute, mais il n'est pas mauvais de rafraîchir parfois le langage, hors des bibliothèques, à l'air libre. Les excès tombent d'eux-mêmes. Du moins faut-il l'espérer. (...) Les exigences des mouvements divers ont toujours modifié la langue, que ce soit le social ou le métaphysique, la paix ou la guerre, le mysticisme ou le réalisme, l'invention scientifique ou l'idéologie du moment.

» Nous ne pouvons que nous conformer à cette règle. (...) Il est sans doute bon d'avoir un style : il est meilleur encore de ne pas s'en apercevoir. »

André Billy, *lui, nous a répondu dans les colonnes du* Figaro Littéraire : « Le style 1950 est un des meilleurs qu'il y ait eus depuis le XVIIIe siècle, parce qu'un des plus exempts de maniérisme et d'affectation. Un Breton, un Camus, qui donnent le ton à la jeune littérature, sont en matière de style des maîtres excellents. A côté de cette écriture littéraire nerveuse, cursive et pourtant soutenue existe, il est vrai, le « style canaille », comme dit Gandon.

» Il est parfois plat et grossier, il est d'autres fois très savoureux, comme chez Raymond Queneau. Je le tiens pour un accident, mais qui s'est déjà produit. »

Et il conclut : « Le meilleur style est à mes yeux celui qui ne se fait pas remarquer. »

D'YVES GANDON, D' « OLYMPE » ET CONCLUSION

Il ne me restait plus, après cela, qu'à interroger Yves Gandon lui-même. J'avais pour le faire au moins deux raisons.

La première est que Gandon, par son pamphlet déjà cité, m'a indirectement guidé tout au long de cette enquête. La seconde est qu'il vient de publier *Olympe*. Et qu'*Olympe*, plus nettement encore que les autres volumes de la série du « Pré-aux-Dames », pose un problème de style.

On sait en effet l'objectif de Gandon : constituer en une dizaine de volumes une « chronique de la sensibilité française ». Nous avons déjà eu *Ginèvre* (XIIIe siècle), *Zulma* (1830), *Amanda* (Second Empire) ; voici, avec *Olympe*, le XVIIe siècle ressuscité dans toute sa pompe, sa morale, sa dureté... Et quand j'emploie le mot « ressuscité » j'ai conscience de toucher au vif de mon sujet.

Je suis allé voir Yves Gandon, et je lui ai dit l'enthousiasme qui me passionnait pour *Olympe*. Car à toutes les vertus de construction romanesque et d'imagination bien plantée, ce récit des ébouriffantes aventures de *Mademoiselle de Rochetaillée au temps des grands jours* en joint une, essentielle : il n'est à aucun moment un pastiche, et pourtant il nous restitue à chaque ligne le mouvement même de pensée qui devait être celui des contemporains de Louis XIV. Bien plus, il existe depuis longtemps un Yves Gandon pasticheur : l'auteur des *Mascarades littéraires* et d'*Usage de faux* n'écrit pas de la même plume que celui d'*Olympe*, ce qui prouve que la différence est volontaire, consciente et parfaitement organisée ! De là à soupçonner chez lui une méthode de travail, il n'y avait qu'un pas. Je le franchis.

Voici la réponse :

— Je lis. Chaque fois que je m'attaque à une époque, je me plonge dans la littérature qui fut celle de mes héros, évitant soigneusement tout document de seconde main. Je prends beaucoup de notes. Puis, *quand je suis devenu le contemporain de mes personnages*, je perds toutes mes notes et j'écris...

» Je songe, voyez-vous, à un mot de Céline : « Qu'importe que mes livres meurent, s'ils ont vécu une journée ! » L'œuvre d'art me paraît, au contraire, exactement faite pour durer. D'où la nécessité, quoi qu'on dise, de lui donner cette charpente qu'est tout simplement le style.

» Si je retrouve à peu près dans mes romans le parfum des époques passées, c'est parce que je retrouve la seule chose qui nous en reste : leur style.

— Parce que le style, à votre avis...

— C'est l'âme d'une époque.

***

Et voilà qui jette un jour singulier sur l'enquête que j'ai tentée. Ce qui m'a frappé, en l'effectuant, c'est — généralement — la limitation des points de vue. Il ne s'agissait certes pas d'instituer ici une véritable discussion. Pourtant les avis que j'ai reçus différaient, on l'a vu, de façon considérable ; en même temps, il ne pouvait être question de les concilier ; en même temps, aucun d'eux ne tenait compte de la possibilité d'une autre vérité ; en même temps, tous paraissaient fondés sur une observation exacte ; en même temps, il éclatait (et nous rejoignions notre point de départ) qu'il y avait un souci du style et des négligences *de* style.

C'est peut-être tout simplement que le style 1950 (et non pas *les* styles 1950, comme l'avait entrevu Pierre Descaves) se caractérise par cette multiplicité et cette dispersion. Il n'est pas dense ou invertébré. Il est le mélange de la mollesse et de la solidité, de la recherche et du laisser-aller, du baroque et du dépouillement, etc.

Je propose l'hypothèse à vos méditations, en conclusion.

Elle nous donne bien, à travers le style, l'âme de notre époque.

FIN

(*) Voir *France-Illustration* des 12, 19, 26 avril et 3 mai.

PETITES CHRONIQUES

LES SOUVERAINS SUÉDOIS A HELSINKI

Pour la première fois depuis son accession au trône le roi de Suède, accompagné de la reine, s'est rendu en Finlande. Chaleureusement accueillis par la population, les souverains ont été à Helsinki les hôtes du président de la République finlandaise et de Mme Paasikivi. Notre photographie représente S. M. Gustave VI Adolphe et la reine Louise (à gauche) en conversation avec le ministre de France, M. Lecomte-Boinet, et Mme Lecomte-Boinet.

NÉCROLOGIE

Émile Buré

A L'AGE de soixante-seize ans, Emile Buré, ancien directeur de *l'Eclair,* de *l'Avenir* et de *l'Ordre,* a succombé aux suites d'une opération. Né à Dreux en 1876, il se prépara d'abord à la carrière militaire. Mais la politique l'attira très vite. Il débuta à *la Justice,* passa à *l'Aurore,* les deux journaux de Clemenceau. Il devait être le chef de cabinet de celui-ci en 1909. En 1915 il fut chef de cabinet de Briand. Revenu au journalisme en 1919, il prit la direction de *l'Eclair,* puis, en 1924, celle de *l'Avenir.* En 1928 il fonda *l'Ordre,* qu'il conserva jusqu'à la guerre, où il partit pour les Etats-Unis ; il y publia *France-Amérique.* A son retour il fit reparaître *l'Ordre,* mais il y a quatre ans des difficultés financières l'obligèrent à en cesser la publication. Emile Buré laisse des *Mémoires,* dont on ne doute pas qu'ils soient du plus vif intérêt.

UN CENTRE DE PROTECTION INFANTILE DANS LE XIIIe

PRÉLUDANT à la prochaine inauguration du Centre départemental de la protection maternelle et infantile du XIIIe arrondissement, plusieurs personnalités officielles ont visité ce centre, boulevard Masséna. Notre ami Julien Pavil mettait la dernière main aux fresques pleines de fraîcheur qu'il conçut à l'intention des enfants. La photographie le montre — auprès de son échelle — en compagnie du docteur Leclainche, directeur général de l'Assistance publique, qui était accompagné de M. Robidet, directeur de la protection maternelle et infantile, et du docteur Cros.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ESPAGNE :

Les Archives secrètes de la Wilhelmstrasse : l'Allemagne et la guerre civile espagnole, 1936-1939 (Plon, 802 pages). Près de six cents documents, traduits par Michel Tournier, éclairent d'un jour définitif cette période trouble qui fut le prologue de la guerre mondiale. Tandis que l'Allemagne et l'Italie accordent leur assistance militaire aux troupes nationalistes, leurs deux gouvernements s'efforcent de lier Franco par des accords politiques destinés à maintenir l'Espagne à leurs côtés après la fin de la guerre civile. A l'insu de Berlin, Ciano négocie l'accord italo-espagnol de mars 1936. Mais Franco élude des engagements trop précis. Il manifeste la même prudence quand les deux alliés exigent son adhésion au pacte anti-komintern en leur posant la condition qu'elle soit maintenue secrète. « Il est visible, dit l'amiral Canaris, que le généralissime cherche à s'émanciper. » Rome et Berlin éprouvent une égale déception en apprenant, en septembre 1938, que l'Espagne a promis à la France et à l'Angleterre de rester neutre en cas de guerre européenne.

Les laborieuses négociations entre les puissances occidentales pour la non-intervention et le retrait des volontaires tiennent la plus grande place dans ce volume, qui nous apprend que l'assistance du Reich aux forces nationalistes a représenté une dépense de 500 millions de Reichsmarks. Le recouvrement de cette créance donna lieu à des pourparlers aigres-doux. « Les Espagnols, dit Hitler à Ciano, regardent souvent nos prétentions comme un mélange sans tact de considérations économiques et idéales. A leurs yeux, les Allemands font figure de juifs voulant faire le trafic des valeurs humaines les plus sacrées... Cependant, sans l'aide de l'Allemagne et de l'Italie, il n'y aurait pas de Franco aujourd'hui. »

A noter également cette réflexion de Mussolini à l'ambassadeur d'Allemagne touchant la lutte qu'il voyait venir contre l'Angleterre : « Ce serait la lutte entre le lion et le léopard ; le léopard finirait peut-être par succomber, mais le lion n'en sortirait qu'avec de graves blessures. »

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

L'ŒUVRE DU XXe SIÈCLE

« Billy Budd » « Quatre Saints en trois actes »

EN Benjamin Britten, compositeur fort en vue de la jeune musique anglaise, on a pu voir un des rénovateurs de l'opéra moderne. Mais *Billy Budd,* qui porte à la scène lyrique le livre troublant d'Hermann Melville, enclôt strictement l'action à l'intérieur du drame psychologique. De sorte que si le musicien l'a voulu ainsi, le spectateur n'y trouve pas son compte. S'il y a dans *Billy Budd* des beautés saisissantes et beaucoup de musique, s'il y flotte une indéniable atmosphère poétique, si la partition est d'un musicien racé, manieur d'harmonies délicates, l'ouvrage ne parvient qu'à grand peine à capter l'attention. L'action flotte, incertaine, et le cercle se referme sans que *Billy Budd,* drame et poème de la mer, nous ait secoués de vagues et de remous. Ne blâmons pas Britten. Regrettons seulement ce choix, voulu par lui, dit-on. Et rendons hautement justice au bel effort de l'Opéra Royal de Covent Garden pour le goût, la discipline et la conscience dont il a témoigné.

J'EN viens à *Quatre Saints en trois actes,* spectacle de clôture du Festival parisien de mai. Cette fois le mal est grand. Le livret de Gertrude Stein proposait à la musique et à la chorégraphie les plus jolis thèmes d'imagerie naïve. La vie de deux grands saints d'Espagne, Thérèse et Ignace, augmentés de saints imaginaires, le tout vu par des Noirs d'Amérique, c'était là promesse bien alléchante de couleur et de rythme, d'extase et de frénésie. On espérait un *Green Pastures* lyrique. Mais Virgil Thomson a déjoué notre attente. Je ne lui fais pas grief des gaucheries de la partition. Un pareil sujet pouvait les admettre, à condition que fussent préservées la grâce enfantine et la spontanéité des illustrations rythmiques. Mais en échange de très peu de musique, il ne nous a rien donné de vivant ni d'ingénu... Une imagerie décolorée, un spectacle assez terne qui, très vite, devient monotone et bientôt ennuyeux. Quelque chose de surprenant pouvait jaillir de cette troupe noire, si riche en voix étranges et en pittoresques silhouettes, et l'on s'attriste d'une aussi médiocre utilisation. Il paraît que l'Amérique a fait grand accueil au spectacle. Je doute que l'Europe la suive sur ce terrain et accepte les *Quatre Saints* comme œuvre du XXe siècle...

L. MAURICE-AMOUR.

LES DISQUES NOUVEAUX

Grandes orgues, grand organiste

ANDRÉ MARCHAL a enregistré aux grandes orgues de Saint-Eustache plusieurs œuvres caractéristiques écrites par des maîtres français aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elles résument en quelques pages, en quelques sillons maintenant, l'histoire de la musique sacrée, populaire aussi, entre 1655 et 1710, au moment de son plein épanouissement. Six noms majeurs figurent sur la même plaque (Lumen). Les qualités des compositions et de l'inscription sur la cire ont valu à ce récital le grand prix du Disque 1952. Louis Couperin, oncle de François, dit le Grand, est représenté par la *Chacone en sol mineur,* dans laquelle alternent refrain et couplets ouvragés. Nicolas Le Bègue, qui appartint à la Chapelle royale, reproduit, non sans verve, le son des cloches des églises du Marais, tandis que Louis Marchand ne dédaigne pas l'esprit grandiose dans sa *Basse de trompette.* Nicolas de Grigny, qui fut appelé à la cathédrale de Reims, composa un *Récit de tierce en taille* aux reflets poétiques, confié au jeu de cornet et situé au registre du ténor (ou taille). Nicolas de Clérambault occupe toute une face de disque. Il est l'auteur d'une *Suite du deuxième ton,* très colorée. Enfin, Claude Daquin unit l'esprit chrétien du Noël à celui, profane, des variations, précieusement recueillies sur cette ébonite qui méritait largement sa haute récompense.

W.-L. LANDOWSKI.

UNE EXPOSITION D'ART MÉDIÉVAL A MARSEILLE

TANDIS qu'à Paris le Petit Palais offre à l'admiration des visiteurs les trésors du moyen âge italien, la Galerie des Beaux-Arts de Bordeaux présente un ensemble de primitifs méditerranéens extraits de collections publiques et privées, et Marseille, de son côté, consacre à l'art du moyen âge, au musée Cantini, une importante exposition. Réalisée sur l'initiative de Me Michel Carlini, maire et député de Marseille, et de M. Henry Vincent, adjoint aux Beaux-Arts, cette exposition a pour programme : *l'Art du moyen âge dans les collections marseillaises.* Les deux cent soixante-dix pièces qui la composent ont été empruntées à des églises, aux archives départementales et communales, à la bibliothèque et aux musées de la ville. Des collectionneurs ont consenti à se dessaisir momentanément de quelques-unes des œuvres qu'ils détiennent. L'ensemble est de haute qualité et certaines pièces sont particulièrement remarquables, par exemple, le retable d'Etienne Peson (1515), dont on doit la découverte à l'un des commissaires généraux de l'exposition, M. L.-P. Bresset. L'œuvre que nous reproduisons est un groupe en bois attribué à Jacques de Gerines, *la Pâmoison de la Vierge,* travail flamand du XVe siècle.

La visite nocturne de l'exposition est complétée par des conférences et par des concerts de musique ancienne.

UN SCULPTEUR BERRICHON

On a remarqué au Salon les œuvres du sculpteur berrichon Emile-André Leroy. Elève de Jean Boucher aux Beaux-Arts, plusieurs fois médaillé du Salon, lauréat de l'Institut, il a fait de longs séjours au Maroc, au Moyen-Congo, à la Guadeloupe, s'attachant à reproduire les types des pays qu'il visitait.

LÉGION D'HONNEUR

Dans la récente promotion du ministère des Travaux publics nous avons relevé avec plaisir la nomination au grade de chevalier de Mme André pour longs services rendus à la cause du tourisme. Mme André est, en effet, pour son mari, l'animateur bien connu de grandes stations balnéaires et de villes d'eaux, une collaboratrice des plus précieuses. Elle s'est en particulier attachée à La Baule, qui doit beaucoup à son activité et à son initiative. Nous lui adressons nos vives félicitations.

jeunes gens

DE 18 A 26 ANS

votre avenir est là

VOUS POUVEZ-ÊTRE :

- PILOTES
- RADIOS
- NAVIGATEURS

dans

L'ARMÉE DE L'AIR

RECRUTEMENT :

SUR TITRES : BACCALAURÉAT OU BREVET SUPÉRIEUR (INSCRIPTION PERMANENTE)
SUR CONCOURS : **LES 10 ET 11 JUILLET 1952** (INSCRIP. AVANT LE 8 JUILLET 1952)

VOUS SEREZ JUGÉS SUR CE QUE VOUS VALEZ BEAUCOUP PLUS QUE SUR CE QUE VOUS SAVEZ

Si vous avez plus de 17 ans ½ et moins de 19 ans ½ vous pouvez également dans les mêmes conditions devenir BOURSIER ELEVE PILOTE MILITAIRE par le Service de l'Aviation Légère et Sportive.

RENSEIGNEMENTS : DANS LES SECTIONS CADRE AIR LOCALES. DANS LES RÉGIONS AÉRIENNES DE DIJON, PARIS, BORDEAUX, AIX-EN-PROVENCE, ALGER, AINSI QUE DANS LES BATAILLONS DE L'AIR ET LES AÉRO-CLUBS. ÉVENTUELLEMENT : AU SERVICE DE L'INFORMATION DE L'AIR, 26, Bd. VICTOR, PARIS-15e, (TÉL. LEC. 84-63) ET AU S.A.L.S., 24, Bd. VICTOR, (TÉL. VAU. 78-12, POSTE 0/283).

ENVOYEZ CE BULLETIN AU SECRÉTARIAT D'ÉTAT A L'AIR
SERVICE INFORMATION
26, BOUL. VICTOR — PARIS-15e

NOM _____
ADRESSE _____
NÉ LE _____
PROFESSION _____
DIPLOMES _____

FRANCE-ILLUSTRATION

HAVAS

VALAIS SUISSE

LE PAYS DU SOLEIL DANS LA SPLENDEUR DES ALPES SUISSES

ZERMATT 1620m.
Point d'attraction majeur du Valais au pied du Cervin.

National-Bellevue, Schweizerhof. Maisons de vieille réputation. Tout confort. 7 jours tout compris dès Fr.s. 125.- Dir.: Dr. W. Zimmermann

Hôtel Matterhornblick Confort - Soleil - Jardin Pension dès Fr.s. 13.- | **Hôtel Perren.** La petite maison de premier rang, face au Cervin.

Hôtel Dom. Le petit hôtel confortable, très apprécié. Cuisine soignée. Prix modérés.

La voie d'accès au Valais la plus courte et la plus belle: Le chemin de fer du LŒTSCHBERG

LOECHE-LES-BAINS 1411m
La cure thermale idéale à la montagne. Massage - Boue. Hôtels: Alpes, Maison-Blanche, Grand Bain, Bellevue, France et Union, Etrangers, Heilquelle, Croix Fédérale, Touristes et Sports et Cheval Blanc.

MORGINS 1400m. Hotels: de la Forêt, Victoria, Bellevue, Pension de Morgins, Pension des Sports, Institut de jeunes gens „La Source". Forfait 7 jours de Fr.f. 7200.- à 9600.-

FINHAUT 1237m. Région suisse du Mt Blanc. Hôtels: Bel-Oiseau et Victoria, Finhaut, Beau-Séjour, Mt Blanc. Prospectus à disposition.

CHAMPERY - Planachaux. 1055 - 1800 m. Piscine. Tennis. 15 hôtels. Téléférique.

VERBIER Altitude 1500m. Télésiège jusqu'à 2200m. Soleil. Repos. Santé.

EVOLENE 1400m. Prix forfaitaire minimum Fr.s. 12.50 à Fr.s. 16.- Grand Hôtel d'Evolène - Hôtel Ermitage - Hôtel Dt Blanche - Hôtel Eden - Pension Alpina.

TRIENT 1200m. Son beau glacier. Grand Hôtel, Hôtel du Glacier. Prix forfaitaire: Fr.s. 12.50 à 15.-

Rens.: Agences de voyages, Office suisse du Tourisme à Paris (2e), 37, boulevard des Capucines, et à Nice, ou l'Union Valaisanne du Tourisme à Sion.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Préparation olympique

Les dernières épreuves préolympiques de dressage ont eu lieu dans la carrière de l'Ecole militaire à Paris. Au classement général, le commandant Saint-Fort Paillard s'est affirmé le meilleur avec 6.025 points en présentant Colibri, anglo de neuf ans, très brillant interprète, à la perfection pour son cavalier. Mis par le commandant Margot, écuyer en chef à l'Ecole de cavalerie, Colibri gagnera encore en soumission et en exactitude d'ici la Finlande. Le commandant Saint-Fort Paillard l'a dans son piquet depuis un mois et demi seulement, il pourrait bien lui réserver des surprises. La deuxième place est revenue au colonel Jousseaume, en selle sur le célèbre Harpagon : 5.920 points. Un peu d'impatience, voire quelques « enlevers » intempestifs l'ont privé momentanément sans doute de la première place, à laquelle il est constamment habitué. On applaudit également le capitaine de Saint-André, montant Vol-au-Vent, petit modèle peut-être, mais faisant important. Nul doute que nos cavaliers ne remportent une place de choix aux prochains Jeux olympiques d'Helsinki. Ils représentent la forme la plus haute de l'équitation française.

TRÉ-HARDY.

COURRIER MÉDICAL

« Home Care »

Le prix de fondation des lits d'hôpitaux et leur pénurie, le prix de revient de chaque journée pour un malade hospitalisé sont si élevés qu'on a cherché à y porter remède. Une solution nous vient d'outre-mer sous le nom de *Home Care*. On désigne ainsi « le prolongement à domicile des soins hospitaliers ».

Les difficultés d'application sont réelles : le matériel hospitalier est cher, sera-t-il mieux utilisé s'il est dispersé au domicile des malades ? Le personnel infirmier qualifié est-il assez nombreux actuellement dans les salles des hôpitaux ? Où trouvera-t-on le personnel nécessaire pour aller à domicile et quelle sera sa « productivité » — comme on dit aujourd'hui — puisqu'il devra perdre un temps précieux en déplacements épuisants et fastidieux ? Si dévoué que soit le médecin de famille, si compétent qu'il soit, il n'est malheureusement pas omniscient ; c'est habituellement sur son conseil que le malade est allé à l'hôpital chercher l'avis d'un maître. Il semble impossible de lui apporter cet avis à domicile.

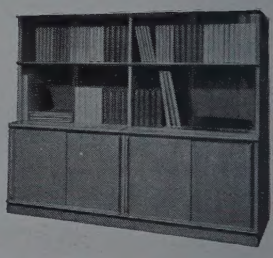
Nous ne pensons pourtant pas que cette idée de *Home Care* ait été lancée seulement pour réduire les soins préopératoires et les convalescences à l'hôpital. C'est là un problème de bonne gestion qui n'exige qu'une bonne coopération médico-administrative. S'agit-il de donner au médecin de famille les moyens de soigner mieux et plus complètement à domicile ? Si c'est cela, c'est un programme qui ne risque pas de rencontrer d'opposition. Mais alors il faudra avoir présent à l'esprit que de bonnes infirmières ambulantes, aidées d' « assistantes familiales », ne rendront service que bien payées et n'auront d'efficacité que si elles opèrent ailleurs que dans des taudis. Il est possible en effet qu'un logement sain économise un lit d'hôpital, et même plus.

Ne serait-ce pas le vrai problème ?

R.-J. M.

OSCAR

Le meuble par éléments



BIBLIOTHÈQUES, VITRINES, BAHUTS DE LIVING-ROOM, munis de portes coulissantes en bois ou en glace.

7 ÉLÉMENTS EXTENSIBLES ET TRANSFORMABLES en chêne ou acajou autorisant de nombreuses combinaisons personnelles.

Catalogue gratuit n° 82 sur demande

Extensible et transformable

VISITEZ NOS EXPOSITIONS PERMANENTES
15, rue Tronchet, PARIS-8e - ANJ. 88-30

Pourquoi ne pas vendre votre or?

L'or est stérile. - L'emprunt rapporte.

•

RENTE 3,5 %

A CAPITAL GARANTI

COURRIER THÉATRAL

Un « Amphitryon » brésilien au théâtre de la Huchette

Notre ami Gérard Caillet a eu l'heureuse idée de nous présenter dans une adaptation de son cru la première pièce brésilienne qu'il nous ait été donné de voir en France. Il s'agit d'*un Dieu a dormi dans la maison,* de Guilherme Figueiredo, et le succès de cette œuvre a été considérable dans son pays d'origine. Le public parisien l'accueillera-t-il aussi chaleureusement ? Ce que l'on peut en tout cas affirmer, c'est que cet Amphitryon 39, qui ne ressemble nullement à celui de Giraudoux, contient une idée originale et qui semble (Gérard Caillet *dixit*) se rapprocher plus que toute autre de « la version historique et primitive du mythe ». Il suffisait d'imaginer qu'Alcmène n'a pas connu l'amour de Jupiter au cours de sa nuit fabuleuse, mais celui de son propre mari, Amphitryon en personne, qui s'est fait passer pour le dieu. Quoi de plus simple ? Amphitryon est un soudard qui ne croit ni à Dieu ni à diable. Il y a bien d'autres trouvailles ingénieuses dans cette pièce curieuse, qui eût réclamé peut-être un cadre plus vaste que le théâtre de la Huchette et aussi des acteurs plus éprouvés, mais dont l'intérêt est certain.

Y. G.

RECTIFICATIFS

Plusieurs lecteurs ont bien voulu nous signaler l'erreur qu'ils ont relevée dans notre numéro 338 du 5 avril dernier. Une photographie de l'article de Tony Burnand : *Plus Grand que nature,* était accompagnée de la légende suivante :

Lorsque l'enfant crocodile paraît... son armure abdominale présente ce défaut : le point d'implantation béant du cordon ombilical.

Le crocodile, nous dit-on, est ovipare et non vivipare. Que vient faire ici le « cordon ombilical » ?

A vrai dire, si l'expression n'était pas scientifiquement exacte, son emploi ne constituait pas véritablement une erreur, et nos collaborateurs Tony Burnand et Dragesco nous ont donné à ce sujet les précisions suivantes : les *sauropsidæ* se développent en effet dans un œuf, mais le jaune de l'œuf est un peu l'équivalent du placenta des mammifères. La fourniture de l'aliment « maternel » se fait par ce que l'on appelle la vésicule vitelline, c'est-à-dire la réserve d'éléments nutritifs se trouvant dans l'œuf, qui reste attachée au ventre du saurien par un pédicule qui va donc de la vésicule jusqu'au ventre du petit être.

Donc si l'emploi des termes *cordon ombilical* est un peu contraire aux usages lorsqu'on parle d'un reptile il n'en est pas moins vrai que l'ouverture que l'on voit sur la photographie correspond à la cicatrice laissée par les vaisseaux qui allaient à la vésicule servant de réserve nutritive. On peut donc dire qu'il y a homologie.

Un changement de photographie survenu au dernier moment a donné lieu à une erreur dans l'article *Magie de l'eau* de notre numéro spécial de Printemps. Le lac Chambon, dont nous avons publié la photographie, n'est pas celui d'Auvergne, mais celui du Dauphiné.

D'autre part, le cliché en couleurs du barrage de Génissiat a été inversé à la gravure, de sorte que la grande centrale hydraulique française a été présentée à l'envers à nos lecteurs, auprès desquels nous nous excusons de cette erreur.

Une erreur matérielle a altéré le sens de l'article publié dans notre n° 345, du 24 mai dernier, sur le cinquantenaire de l'analphylaxie.

Dans le texte publié la citation est inexacte : le chien Neptune reçoit la première injection, mais pas la seconde ; il reçoit la troisième à une date erronée.

Rétablissons le texte du cahier d'observations tel que l'a cité le professeur Portier.

14 janvier 1902. — Le chien Neptune reçoit une injection d'extrait d'actinies à dose supposée immunisante. Pas de réaction.

17 janvier 1902. — Le chien Neptune reçoit une deuxième injection dans les mêmes conditions. Pas de réaction.

10 février 1902. — Le chien Neptune devrait être immunisé, etc.

Le délai d'incubation, fait capital dans l'anaphylaxie, est ainsi respecté. C'est précisément une des gloires de Richet et de Portier d'avoir vu l'importance de ce délai.

COMME LES AMÉRICAINS... adoptez tous LA PLANCHE MIRACLE !

— Rajeunissement du corps, du visage, de l'organisme ;
— Energie renouvelée ;
— Détente physique et cérébrale.

Deux fois par jour, pendant 15 minutes, étendez-vous sur la DECLIVE JUVEA. Encombrement nul, se plie en deux après usage : 8.000 fr. Modèle spécial pour messieurs très grands et très forts : 9.500 fr. Demandez l'envoi de la notice.

Société JUVEA
22, rue François-Ier, PARIS-8e.

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE
DE CLASSE

VACANCES
DE
SANTÉ

VARICES - PHLÉBITES
mieux soignées
à LA LÉCHÈRE dans
UN SITE ENCHANTEUR

Si, selon le dicton, « la jeunesse de l'Homme est celle de ses artères », que dire de la Femme ? N'est-elle pas elle-même soumise aux caprices de la circulation ? Où retrouvera-t-elle fraîcheur et grâce, sinon aux eaux de La Léchère ?

Quelles merveilleuses vacances pour celles qui viennent à La Léchère-les-Bains. Elles vivent dans un domaine fleuri, chatoyant de verdure, encadré par les Alpes de Savoie, dans un jardin de rêve dont chaque heure qui passe renouvelle le charme.

Toutes les affections veineuses y sont traitées : VARICES, PHLÉBITES, ULCÈRES. On y vient aussi pour les maladies des femmes, les rhumatismes, le foie, l'hypertension. La supériorité des eaux tient à leur HAUTE THERMALITÉ (56°), à leur RADIO-ACTIVITÉ 2 à 6 fois supérieure à celle des stations analogues. Sur simple demande, l'Établissement Thermal se fera un plaisir de vous adresser sa Brochure « S » où la vertu des eaux est largement commentée.

LA LÉCHÈRE-les-BAINS (Savoie)

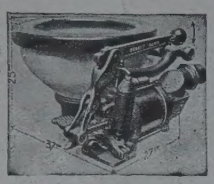
ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

DEUX ACCESSOIRES

réellement indispensables compléteront votre confort à bord de votre bateau.

a) La toilette porcelaine s'effaçant dans l'épaisseur de la cloison.

b) Le Kid (w.-c. de format réduit), offrant tous les avantages des grands. La même maison construit tous autres accessoires, tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, etc.



Éts. Cl. BONNET ET FILS, 4, rue de la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 95-00.

SURDITÉ VAINCUE

RETOUR progressif d'audition. Élimination de bourdonnements avec micro-tympan du docteur Reichman, invisible, *sans pile ni fil*. Gratuit : Notice et liste d'attestations contrôlables : ROUFFET ET Cie (Sce XII), 23, r. St-Michel, Menton (A.-M.).

UNE MACHINE A CALCULER POUR LE PRIX D'UN STYLO

LA présentation à la Foire de Paris de la machine à calculer « ADDIATOR » a été, pour beaucoup, une véritable révélation. De nombreuses personnes doutent encore qu'une machine à calculer aussi bon marché (3.700 francs) puisse rendre, dans la majorité des cas, les mêmes services qu'une machine coûtant trente fois plus.

Ceux qui n'ont pu assister à nos démonstrations peuvent demander à l'Usine, 114, rue Malbec, Bordeaux, la notice technique T.3 (gatuite).

AH ! METTRE DE LA CHALEUR EN CONSERVE...

... pour l'hiver prochain

C'EST facile : faites donc installer dès maintenant les joints métalliques Benoît à vos fenêtres et à vos portes. L'hiver prochain votre chaleur, chèrement acquise, n'ira plus réchauffer les nuages. Les joints métalliques Benoît, invisibles, suppriment les courants d'air, les infiltrations de vent, pluie, bruits, poussières et vous assurent un confort insoupçonnable : économie de chauffage de 35 %. Des milliers de références dans toute la France. Garantis dix ans. Attention : prix spéciaux d'été jusqu'au 31 août. Demandez la documentation n° 46 aux ÉTABLISSEMENTS E. BENOÎT ET Cie. Joints métalliques, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAItbout 66-24.

VACANCES

NE prenez aucune décision sans avoir consulté le « GUIDE DES VACANCES 52 » gratuit, 112 pages illustrées.

Que vous désiriez voyager à bon marché ou en catégorie de luxe, que vous préfériez le car, le train, le bateau ou même l'avion, vous y trouverez plus de cent suggestions de voyages ou de séjours d'une durée de un à vingt et un jours (départs réguliers de Paris, Bordeaux, Bayonne, Lyon, etc.).

COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
14, bd de la Madeleine, Paris (8e). OPÉ. 97-93.

PEUT-ON DIMINUER LE PRIX DES VOITURES ET LES DÉLAIS DE LIVRAISON ?

OUI, répond *l'Automobile* (n° de Juin), qui présente une conception (brevetée) de carrosserie applicable à toutes les voitures de série. — Les photos et caractéristiques de nouvelles voitures... Et, en exclusivité, le supplément : « Sports mécaniques », vous présente la « 1064 » Renault et la nouvelle 2 litres 300 Gordini ; ses pronostics pour les « Vingt-quatre heures du Mans », etc. *En vente partout, à défaut contre 80 frs à* l'AUTOMOBILE, *8, r. de Milan, Paris (9e).*

POUR LA 2 CV CITROËN

VOICI la malle arrière, dernière création SPEED, à laquelle s'ajoutent les enjoliveurs de roues. Sur le plan technique les ÉTABLISSEMENTS SPEED étudient un équipement moteur permettant une augmentation de rendement.

Pour tous renseignements : ÉTABLISSEMENTS BRISSONNET, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. MAI. 87-40.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABt N° 1	ABt N° 2	ABt N° 3	ABt N° 4
Un an ...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois ...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABt N° 1	ABt N° 2	ABt N° 3	ABt N° 4
Un an ...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois ...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de Suisse

C'EST le 31 mai qu'a été mise en vente la série annuelle de la Fête nationale, appelée désormais série « Pro Patria ». Le 5+5 c. gris et rouge commémore le sixième centenaire de l'entrée de Glaris et de Zoug dans la Confédération helvétique. Les autres valeurs seront désormais réalisées en petit format et constitueront un ensemble « Lacs et Cours d'eau ». Le 10+10 c. vert et vert clair a pour sujet le Doubs ; le 20+10 c. brun rouge et brun clair, le lac du Gothard ; le 30+10 c. brun et bistre, la rivière Moesa ; enfin le 40+10 c. bleu et bleu clair, le lac de Märjelen. La première valeur est à la fois gravée et héliogravée ; les quatre autres valeurs sont héliogravées.

Nouvelles du Maroc

La série annuelle de bienfaisance dite *Solidarité* se compose seulement de quatre valeurs de poste ordinaire, tirées à 100.000 exemplaires. Les sujets sont les suivants : 15 fr. chapiteau de l'époque Ommeyade (VIIe-Xe siècle) ; 20 fr. chapiteau Almorave (XIIe siècle) ; 25 fr. chapiteau Mérinide (XIIIe-XVIe siècle) ; 50 fr. chapiteau Saadien (XVIIe siècle).

J. BELLAY.

Vous pouvez faire poser IMMÉDIATEMENT par votre garagiste la
suspension GREGOIRE
à flexibilité variable sur 4 CV. RENAULT et sur TRACTION AVANT
★
Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Étoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIÈRES (Seine) Grésillons 40-70
ATL 352

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me **Jean LOTTHÉ**, avoué à **FONTAINEBLEAU**
Vente par adjudication, sur saisie immobilière, au Palais de Justice à **Fontainebleau**, le mercredi 25 juin 1952, à 14 heures.

DOMAINE DE FAY-LES-NEMOURS (S.-et-M.)

Comprenant : 1°) **CHATEAU-TOURELLE** Nombreuses dépendances. **Parc de 11 hectares.**
2°) **FERME** **de 135 hectares** environ - Louée **2 quintaux 75** à l'hectare
3°) **Bois et friches : 80 hectares** environ. En un seul lot.
M. A PRIX : 15 MILLIONS **(Droit de préemption).**
Consignat. pour enchères 800.000 fr.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT
Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice
Ttes les joies de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL (Finistère)
HOTEL JAOUEN
Pension Juin
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

SUISSE

HOTEL EIGER WENGEN (Suisse). Situation centrale et tranquille. Cuisine renommée. Sept jours tout compris, depuis fr. s. 112.

Wengen **REGINA HOTEL**
Maison de Ier ordre, plus belle situation face Jungfrau.
Oberland Bernois 1.300 m Jardin - Terrasse - Orchestre.

WENGEN. Région de la Jungfrau (Suisse). **Hôtel Falken.** 80 lits. Tél. 34431. Situation unique, tout confort, cuisine soignée.

LE PARK HOTEL VITZNAU
LAC DE LUCERNE
PLAGE PRIVÉE — GRAND JARDIN
TENNIS — GARAGE
En auto : une demi-heure de Lucerne. E. Rüegger, directeur.

GSTAAD
La station élégante DE L'Oberland Bernois
Piscine magnifique - Tous les sports.
Juillet : Championnats internat. de tennis de la Suisse.
Prospectus : Office de Tourisme, Gstaad.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.